

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. IX.

No. 33.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 15 AOUT 1878

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND—DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

Lettres de l'Exposition, par A. Achintre. — Colonisation, par L.-G. David.—Mgr Conroy, par L.-O. D.—A la veillée, par Fabien Vanasse.—Polémique et commerce, par L. Gougeon.—Nos gravures; St-Vincent de Paul: Comme grand mère; Exposition: Avenue des machines agricoles.—Revue de la semaine.—Nécrologie. — Le crime des femmes, par Raoul de Navery (suite).—Une reine à l'école.—(Gazette des tribunaux).—Closets et autres. — Les échecs.—Variétés.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : St-Vincent de Paul.—L'Exposition universelle: Le pavillon indien du prince de Galles; Les façades de la section anglaise; Avenue des machines agricoles; La façade de la section suisse; Comme grand'maman.

## LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 23 juillet 1878.

Quel admirable instrument que le thermomètre, et combien ses indications sont précieuses : au savant pour ses expériences, à l'industriel, à l'agriculteur pour leurs travaux !

Et aux gens nerveux donc !

Par exemple, vous respirez péniblement ; l'atmosphère ressemble à l'air embrasé d'une fournaise ; vous arpez votre appartement comme un lion sa cage, la sueur perle sur vos tempes ; comme on dit vulgairement, vous cuisez dans votre jus. Eh bien ! il vous suffit de jeter un coup d'œil sur un de ces tubes de verre remplis d'alcool ou de mercure, pour connaître immédiatement à quelle température votre sang entre en ébullition, à quelle autre votre cervelle se trouble ; ce que vous pouvez supporter de contradiction, ou de pincées de sel dans votre potage.

Pour les timides ou les sots, le thermomètre vaut à lui seul toute une encyclopédie ou un recueil de bons mots : c'est la clef de la conversation. Ah ! madame, quelle chaleur ! C'est étouffant, mademoiselle ! On cuit, monsieur ! on cuit littéralement ! Ces gémissants ont parfois de

l'esprit. Il est vrai qu'en ces jours caniculaires, les gens d'esprit perdent le peu qu'ils ont et tournent à l'idiotisme.

Nous nous trouvons en plein milieu de ces saturnales climatiques : tous les hommes sont égaux devant le thermomètre, et le langage n'exprime plus que l'effet d'une même impression, celle d'une chaleur accablante.

Comme l'on comprend, par cette radiation solaire, la portée et la philosophie du proverbe oriental : "La parole est d'argent et le silence est d'or !" En effet, parler c'est agir, tandis que se taire c'est se reposer.

Quelle chance que le Congrès ait achevé ses travaux ! Sous le coup de ces chaleurs torrides, la Turquie aurait fondu comme beurre sous le souffle brûlant de l'aréopage.

L'Exposition se ressent naturellement de l'influence thermométrique. Les visiteurs donnent volontiers un franc en temps ordinaire, mais ils y regardent à deux fois avant de gagner un plaisir, comme un salaire, à la sueur de leur front. Les recettes des contrôleurs exécutent le mouvement des seaux du puits : le thermomètre monte-t-il, les recettes baissent ; celui-là vient-il à descendre, celles-ci remontent.

Le thermomètre marque ici 28 degrés Réaumur, c'est-à-dire 95 Fahrenheit. Cela n'a rien d'excessif pour nous, habitués à des chaleurs de 105, mais ici, l'on y est fort sensible, et, pour ma part, je me suis déjà demandé pourquoi l'homme n'est pas amphibie. Je n'ai d'ailleurs pas voulu trop creuser la question, me rappelant la fable du gland et de la citrouille.

Pour ceux, et c'est le plus grand nombre, qui n'ont à leur disposition ni frais ombrages, ni eaux vives, c'est dans l'histoire, par manière de compensation, qu'ils doivent, ainsi que nous, chercher des rafraîchissements.

Ainsi dame Clio nous apprend qu'en l'année 640, en France, en Espagne et en Angleterre, les hommes et les femmes tombaient morts, n'ayant plus "en la bouche la salive nécessaire pour la vie, et après leur mort, venaient leur corps dur comme pierre en espace de peu de temps." En 987, quarante mille individus meurent dans la seule ville de Paris, alors peu peuplée. Puis une série d'autres années semblables dans les onzième, treizième et quinzième siècles. Enfin, en 1719, le cardinal Dubois mit en réquisition toutes les voitures de Paris pour aller chercher de l'eau à une grande distance de la ville. Quatre gallons d'eau se vendaient 25 et 30 livres.

Le même fait se passe aujourd'hui à Madrid, où la sécheresse a tari les sources ; l'eau se vend aussi cher que le vin ; un verre de celui-ci pour un verre de celle-là !

Aussi le bloc de glace norvégien exposé dans une des galeries du Champ-de-Mars a-t-il un succès fou. Dans l'après-midi, on l'entoure comme chez vous un poêle en hiver, par un froid de quarante degrés. C'est à tel point qu'on a dû, hier, comme on le ferait du diamant le régent, le soustraire un moment à l'avidité du public. Sous le feu de ses regards, le bloc fondait, c'est le cas de le dire, à vue d'œil.

Un industriel a, d'ailleurs, eu l'ingénieuse idée de fabriquer, dans la galerie des machines, de petits cylindres de glace renfermés dans une mince feuille de plomb roulée en tube. Ces cristaux sont à l'es-

sence de café, et coûtent trois sous. Vous dire que la boutique encaisse de superbes recettes, c'est inutile, n'est-ce pas, puisque je vous ai marqué la moyenne de la température de la semaine.

Les fontaines Wallace ont un succès énorme, et les deux fontaines qui flanquent l'entrée de l'exposition japonaise attirent un grand nombre de consommateurs. La vogue de l'eau du Japon tient, non pas à son origine exotique, mais à un des charnants défauts du caractère français, la vanité. On ne voudrait pas avoir l'air de boire l'eau des fontaines publiques pour se désaltérer, ce serait de mauvais ton ; on laisse cela aux gens du commun ; mais ici, on vante l'élégance des gobelets en bambous, la délicatesse du travail, l'étrangeté de la chose même ; et chacun, buvant en apparence pour l'originalité du fait, se désaltère bel et bien, et absorbe rasades sur rasade.

Comme bien vous pensez, les parcs et les jardins participent de la vogue ; on court y chercher l'ombre, et lorsque, à cette délicieuse sensation de fraîcheur, s'ajoute l'attrait d'un divertissement quelconque, la foule s'y presse. Ainsi, les Gauchos, dont je vous ai signalé dernièrement l'arrivée, tiennent la corde. Leurs animaux : guanacas, nandous, pumas, sont délaissés, car un spectacle plus émouvant attire les curieux. Avant leur embarquement, ces Gauchos ont pris, dans les Pampas, quelques chevaux sauvages qu'ils ont amenés avec eux. Or, chaque après-midi, et à plusieurs reprises, ces chevaux sont *lassés* ou pris au *lasso*, puis montés. Le public assiste alors à la lutte entre la monture et son cavalier. Ce sont des cris, des hurrahs, des trépignements de pieds. On oublie sa soif !

Ce spectacle se donne au Jardin d'Acclimatation. Une tortue du cap de Bonne-Espérance, du poids de 376 livres, vient d'arriver dans ce jardin.

Mais je vous ferai observer que c'est une tortue aquatique ; car, sans la carapace qui la recouvre, il lui suffirait, en cette saison, d'une heure d'exposition dans les jardins pour être cuite à point et servie le soir même sur la table d'un Thérapin de la localité. A moins, cependant, que son épaisse cuirasse formant voûte, l'animal, une fois retiré chez lui, ne soit là comme dans une cave !

Une nouvel indice de chaleur, c'est qu'il va nous arriver toute une bande de charmants visiteurs, vingt-cinq mille oiseaux des colonies. Qu'ils se hâtent ! ils ne croiront pas avoir quitté les tropiques !

On rencontre, parcourant l'Exposition, des caravanes composées de contre-maitres et de délégations d'ouvriers italiens, suisses, portugais, belges, etc., etc., qui, venus aux frais des gouvernements, des municipalités ou d'associations particulières, visitent tout en conscience.

Il y a quelques jours, cinq Peaux-Rouges, accompagnés d'un officier américain qui leur servait d'interprète, ont fait leur apparition au Champ-de-Mars. Ils sont vêtus à la mode de leur pays, c'est-à-dire assez légèrement, mais ils compensent la légèreté de leur costume par de nombreux tatouages sur le visage et la poitrine. Un diadème de plume leur sert de coiffure. Au Canada, ces braves gens ne produiraient aucun effet, mais à Paris, un Peau-Rouge vaut presque le Shah de Perse. Je dois ajouter que ces enfants du

Far-West se sont rencontrés, dans les galeries, avec des Indiens des bords du Gange, des Chinois, des Annamites et des Arabes. Le fils du maharajah portait bien, suspendu aux cartilages du nez, un magnifique anneau d'or massif ; les Chinois, leur queue ; les Annamites, des ongles longs de 35 centimètres, et les Arabes, leurs burnous en poil de chameau. Rien de tout cela n'a surpris nos sauvages américains. Comme toujours, d'ailleurs, autant par fierté que par absence d'idées devant des merveilles qu'ils ne comprennent pas, ils ne manifestent jamais le moindre étonnement.

Toujours à propos de chaleur, un dernier écho de l'exposition des chiens. Ces malheureux, ainsi que je vous l'ai appris, après avoir été menacés d'une extermination universelle, vont désormais être traités comme des vagabonds, bien qu'ils figurent en qualité de contribuables sur les registres municipaux. Le cas d'hydrophobie dont je vous ai rapporté la fatale terminaison, a fait édicter contre cette race infernale l'arrêt ci-dessous :

Doit être considéré comme suspect :

1o. Tout chien connu qui, contrairement à son caractère et à ses habitudes, est devenu agressif et mord, sans motif qui explique cette action, les personnes qu'il trouve à la portée de ses dents.

Dans ce cas, le chien doit être considéré comme d'autant plus suspect que les personnes qu'il a mordues lui étaient plus familières ;

2o. Tout chien qui, dans l'intérieur des maisons, s'attaque aux personnes étrangères sans y être excité soit par son rôle de gardien, soit par une agression volontaire ou involontaire ;

3o. Tout chien divagant qui, sans aucune excitation, s'attaque aux personnes qu'il rencontre sur son passage, dans les rues, sur les routes, dans les campagnes ;

4o. Tout chien inconnu, trouvé errant, qui devient tout à coup agressif pour les personnes qui l'ont accueilli dans leur demeure.

Dans tous ces cas, la mort !

La loi se montre sévère, car l'année dernière, le décret susdit n'ayant point été promulgué, le nombre des chiens conduits en fourrière a été de 14,000, sur lesquels 13,000 ont été pendus. Pour le coup, le nombre treize n'aura pas porté bonheur.

Et, chose singulière, les chiens errants, les vagabonds, les bohèmes de l'espèce, deviennent rarement enragés. Ceux atteints le plus fréquemment d'hydrophobie sont les chiens élégants, ceux que l'on musèle, que l'on tient en laisse. Le fait est admis, reconnu par la faculté et l'administration. Mais alors pourquoi la muselière ? Vous voudriez bien le savoir, n'est-ce pas ? Eh ! bien, moi aussi.

J'ignore si la température motivera jamais de semblables mesures dans la Grande-Bretagne ; mais, à en juger par le relevé officiel, l'on absorbe pas mal dans la joyeuse Angleterre. Appréciez. Dans le premier quartier de l'année présente, 1878, les droits ont été payés sur 7,668,607 gallons fabriqués dans le pays, et sur 2,714,222 gallons importés du dehors. C'est une augmentation de 395,571 gallons sur le premier article, et de 69,690 sur le second, pour la période correspondante de l'année 1877.

Mélanges quelque eau à ce torrent de spiritueux. Par le temps qui court, cela ne peut être que salutaire. Je vous apprendrai donc que chaque habitant de Paris a le droit et le pouvoir de consommer 35 gallons d'eau par jour. L'année prochaine, chacun aura 37 gallons pour sa part. L'eau est excellente, car elle vient

des sources de la Vanne et de la Dhucis, que l'on a été chercher à plus de quarante lieues de la capitale. Malgré cela, je présume qu'aucun Parisien ne consomme sa ration quotidienne. Ceux qui usent le plus d'eau y ajoutent toujours un peu de vin à seule fin de la rougir et de la couper. Cette habitude vaut certainement mieux que celle de Londres.

Et maintenant passons aux vins et aux liqueurs de l'Exposition ; ce sera encore un moyen de se rafraîchir.

Quand je parle des vins, je veux dire le pavillon de la dégustation des vins et liqueurs ; car nous traiterons plus tard de nos crûs français comme il convient à matière si haute ; nous les réservons pour la bonne bouche.

L'édifice affecté à ces réconfortants de toutes sortes, aux opérations nécessitées par une dégustation savante, est situé dans le Champ-de-Mars, à gauche, en rentrant par la porte Rapp. C'est un pavillon fort simple d'aspect, qui termine, comme une sorte de chœur, la suite des longues galeries où s'étalent des deux côtés, ficelés, bouchés, debout ou couchés dans des vitrines étincelantes de médailles et de diplômes, les produits vinicoles les plus divers : depuis le petit suret d'Argenteuil, le gros vin noir de Cahors, le généreux pomard, l'élégant St. Emillion, jusqu'au tokai de Hongrie et Lacryma-Christi du Vésuve, tout s'y trouve.

Chose bizarre qui prouve une fois de plus que les extrêmes se touchent : le pavillon des vins fait pendant au pavillon des eaux minérales. Les deux constructions, exactement semblables, ne sont séparées que par la largeur d'une allée.

C'est dans ce pavillon que les acheteurs ou visiteurs dégustent les vins et les liqueurs. Il y a là une vingtaine de petites loges placées sur deux rangs, avec une balustrade à hauteur d'appui qui les sépare du corridor où circule le public. Les exposants ou leurs représentants se tiennent dans ces loges au milieu de piles de bouteilles, comme chez vous les marchands de farine au milieu de leurs sacs.

La dégustation est gratuite, et comme, en ce cas, l'exposant se trouve souvent l'exposé, il en use à sa guise avec les prétendus clients ; cela dépend de son flair, de sa générosité, et parfois aussi de la hardiesse du visiteur. Car enfin l'Evangile l'a dit : "Demandez et vous recevrez." Je me suis conformé au précepte et n'ai point eu à m'en repentir. J'ai dégusté, puis-que dégusté il faut—et cela dans votre intérêt et à votre santé—un crû de vin blanc de Château-Neuf-du-Pape, avec toute l'onction qu'y aurait apportée le sommelier du Vatican. Si je confesse ainsi ma gourmandise, c'est que péché avoué est à moitié pardonné.

On voit aussi dans cette sorte de panthéon des vins, un foudre en chêne, orné de sculptures fort belles, et qui ne contient pas moins de quinze mille gallons de vin. Un seul tonneau comme celui-là dans sa cave, et l'on a du vin pour sa vie ! Cette gigantesque futaille appartient à la maison Mercier, fabricant de champagne d'Éperney et fournisseur spécial de la maison A. Giberton et Cie., de Montréal, laquelle s'est aussi procuré là tout ce que le Bordelais et la Bourgogne produisent de mieux.

Par ce soleil ardent et ce ciel d'un implacable azur, que faire à l'Exposition ? me disais-je, en cherchant des yeux quelque fraîche oasis ; soudain, j'avis dans l'air l'éclatante blancheur des tours du palais algérien. Voici, pensai-je, une véritable occasion de visiter ce pays.

Pour bien apprécier les choses, il faut les voir dans leur milieu, sous leur vrai jour et leur lumière.

Quatre-vingt-quinze degrés de chaleur, deux heures de l'après-midi ; autour du palais, des boutiques maures, des bazars algériens, un douar sous une vaste tente en poil de chameaux, voilà assurément les conditions requises pour un voyage instructif en Algérie. Sur ce, je me mets en route.

Le pavillon algérien s'élève sur une des pentes du Trocadéro et comprend une superficie de quatre mille huit cents pieds

carrés. C'est presque une petite Exposition dans la grande. A l'extérieur, des murs blancs qui renvoient une lumière aveuglante, surmontés de quatre grosses tours percées de fenêtres mauresques, et terminés par des couronnements dentelés. La tour principale s'élève à trente mètres de hauteur et représente le minaret de la mosquée d'El Mansoura, aujourd'hui en ruine. La porte centrale, avec ses côtés ornés de faïences colorées, reproduit celle de la mosquée de Sidi-Boumedine de Tlemcem. On a devant soi un des types les plus gracieux de l'architecture arabe.

L'intérieur rappelle tout à fait les dispositions d'un caravansérail, ou bien une de ces habitations de plaisance que quelques riches fils du Prophète conservent encore au milieu du moderne Alger. Sur une cour plantée d'arbres, de lauriers-roses, de cactus, de palmiers nains, entourant la vasque de marbre, dans laquelle un jet d'eau laisse tomber sa rosée cristalline, quatre galeries à arcades, ornées de festons. Cour, vestibule, galeries sont éclairés par les découpures des coupes ; et la lumière, tamisée par les mille vitraux colorés de ces étroites ouvertures, tombe discrète, mystérieuse, sur les curiosités de ce palais. On se trouve là en plein Orient.

Combien plus l'impression grandit, lorsqu'on découvre, sous la coupole, entre les deux minarets, le *huan ratiro*, comme qui dirait le salon réservé du palais. Il y a là des sofas pour s'étendre, des tables de marqueterie d'écaïlle, des étagères enflammées d'or, des portières de drap rehaussées d'argent, des armes à crosses ou à poignées incrustées, des fleurs, des plateaux de cuivre pour recueillir les cendres d'un long chibouk à bout d'ambre énorme.

Franchement, sans un gardien qui m'observait, j'aurais essayé de goûter, ne fût-ce qu'un instant, aux délices de ce *kieff*, si délicieux en ces climats qu'on les regrette toujours, dit-on, lorsqu'on les a quittés.

Cette partie pittoresque constitue ce qu'on peut appeler l'Exposition arabe. Mais la portion, non pas la plus charmante, mais la plus utile, se trouve dans les autres sections du palais. L'agriculture, les mines, les bois, l'industrie indigène s'y montre avec éclat et dans toute la variété de ses produits. Nous vous avons représenté l'Orient avec sa paresse, voici l'Occident avec son activité laborieuse.

Parmi les colons algériens, on compte près de deux mille exposants. Un joli chiffre, comme on voit.

Avec la *ramie*, ou ortie de Chine, récemment importée, mais que l'on cultive en grand aujourd'hui, on fait des tissus doux et moelleux pour l'été, des foulards, des batistes et autres tissus.

Vous trouvez là cent produits, objets d'ameublement, outils de travail, racines ou poudres médicinales, tirés du bois de ce fameux eucalyptus, importé d'Australie, et dont les plantations ont assaini et purgé de fièvres de vastes districts marécageux.

L'Alfa, l'herbe du vent, un autre arbuste, sorte de roseau du désert, dont la pulpe se transforme en un papier d'imprimerie fort estimé et en grand usage en Angleterre à cause de sa solidité et de son bon marché. On jugera de l'importance de cette production quand on saura que l'année 1876, 59 mille tonnes de ce textile, représentant une valeur de huit millions de francs, ont été importés en Angleterre.

Les bois d'ébénisterie, le thuya principalement, sont fort nombreux et remarquables par leur couleur et leur poli. Les minerais de plomb, de fer, de cuivre, montrent des richesses minéralogiques de première qualité. Les chênes lièges offrent au commerce des bouchons d'une compacité irréprochable, et le tan que fournissent ces arbres, exporté spécialement en Italie et dans la Grande-Bretagne, s'élève à plus de quatre millions par an.

Il y a là des marbres veinés superbes ; des échantillons de coton, de tabac, de laines et de soies, etc., révélant une industrie locale prospère.

Parmi les produits, objets d'un grand

commerce, nommons les essences et les parfums. On fabrique surtout avec le géranium rosa une essence de rose plus renommée que celle des vallées de Chiraz, en Perse.

Cette culture se fait en grand aux environs d'Alger. Seize hectares de cette fleur précieuse donnent chaque année, en trois coupes, de dix à douze mille livres d'essence, laquelle se vend au minimum quatre dollars la livre. Il ne faut pas oublier les essences d'orange, de jasmin et de verveine, qui pourraient défrayer la consommation de l'Europe entière.

Les poteries de ménage fabriquées à la main par les femmes arabes ; les tapis *zerbis*, sorte de moquette ; le *goutif* à haute laine, le *hambel*, simple tissu croisé formé de bandes longitudinales, nous montrent l'industrie indigène sous toutes ses faces.

Citons parmi les curiosités, dans une sorte de petit désert en miniature, toute une famille d'autruches avec les œufs et les autruchons.

Les dames, et les maris surtout, savent ce que vaut une garniture de ces plumes. Eh bien ! il paraît que l'autruche ne se trouve plus, si ce n'est au fond du désert ; elle devient très-rare, et cependant, la mode exige les dépouilles de l'oiseau. Comment faire ? MM. Hardy et Rivière ont résolu le problème par la domestication de l'animal. Au lieu de courir après l'autruche, c'est elle qui court après ses gardiens. Les expériences se sont faites au Jardin d'Essai, à Alger, à Kouba, et ont pleinement réussi.

Pour vous montrer que la solution cherchée en valait la peine, voici des chiffres. Un mâle reproducteur vaut 600 francs, et la femelle 3 ou 400 ; pendant l'année, on leur tire 200 francs de plumes ; de plus, ils pondent des œufs qui valent 14 francs la paire. Un jeune autruchon, à 4 mois, se vend 250 francs. Il paraît que la totalité de ces profits donne un bénéfice égal à la moitié des dépenses. Cent pour cent de dividende, avouez que c'est un assez joli profit. Enfin, pour finir, et nous dispensant de tout commentaire sur le présent et l'avenir d'une colonie qui sera un jour une des richesses de la métropole, nous donnons simplement les chiffres ci-dessous :

En 1830, le commerce de l'Algérie, exportations et importations, s'élevait à 5 millions de francs seulement. En 1850, le chiffre était de 92 millions ; en 1860, il atteignait 157 millions ; en 1874, 346 millions, pour s'élever, l'année dernière, à la somme de 386 millions de francs. Est-ce assez concluant ?

Comme complément à cette exposition, l'on peut visiter, derrière le palais algérien, une petite maison aux murs blancs et couverte en tuiles rouges. C'est une des 90 maisons construites par la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français. On voit là tout l'ameublement des diverses pièces, lit de fer, table, armoire de cuisine, etc., et, derrière la maison, l'étable contient une paire de bœufs, charrue, herse, faux, etc. Mobilier, maison, instruments, animaux, cela est avancé aux colons par la Société. Grâce à l'activité de ses employés, aux produits des souscriptions, la Société a 66 maisons occupées. Les colons ont envoyé des spécimens de leurs productions, exposées dans cette petite maison modèle.

La distribution des prix décernés aux fanfares et aux orphéons qui ont pris part au concours international, comprend 60 couronnes et primes, 20 instruments de prix, 30 médailles d'or, 600 médailles de vermeil et d'argent, plus 10 objets d'art. Pas une fausse note ni avant ni après ; tout le monde content, d'accord, l'harmonie est complète.

Voici maintenant un nouveau genre de récompense. La ville de Paris vient de consacrer une somme de 10,000 francs à un voyage d'excursion aux plages normandes, voyage qu'elle offre aux élèves primaires qui se sont particulièrement distingués pendant l'année scolaire par leur travail et leur bonne conduite. Ces élèves seront accompagnés par leurs professeurs, qui chercheront à rendre le voyage instructif et amusant.

Pour être nouvelle, cette méthode nous paraît excellente. Je ne pense pas que les jeunes élèves canadiens à qui l'on offrirait, fin d'année, un voyage dans les provinces du Golfe, par exemple, y trouveraient à redire.

Les fêtes musicales continuent au Trocadéro. La semaine dernière, les chœurs anglais, sous la direction de M. Henry Leslie, ont réellement surpris les connaisseurs par la justesse, la précision et l'ensemble de leur exécution. Ce n'est point un compliment banal que je leur adresse ici. De l'avis des musiciens, les artistes anglais ont dépassé ce qu'on attendait d'eux. Il est vrai de dire qu'ils devaient faire honneur à leur patron, le prince de Galles, qui, ainsi que le duc et la duchesse de Magenta, ont assisté à ces concerts. MM. Keefer et G. Drolet, par invitation spéciale, se trouvaient dans la loge de Son Altesse Royale.

Est-ce encore un effet de la chaleur ? La claque vient d'être supprimée à l'Opéra. Les *chevaliers du bustre*, ainsi qu'on appelait les trente juges qui soulaient au public les passages remarquables, les roulades ou les trilles à bisser, ont vécu. Les spectateurs devront maintenant s'en rapporter à leur goût. Cette institution datait de longtemps ; elle nuisait peu au public en somme, et servait beaucoup les artistes, en les tenant en haleine. Jadis, je me rappelle, du temps que Mlle Georges faisait les beaux jours de la Porte Saint-Martin, on supprimait soudainement la claque, à la demande d'artistes jaloux. Qu'arriva-t-il ? Le lendemain, chaque acteur jouant un rôle dans la pièce eut ses claqueurs. On ne s'entendait plus dans la salle ; il fallut rétablir cette claque abhorrée. Pareille mésaventure pourrait bien arriver à l'Opéra. Claquera bien qui claquera le dernier.

Deux mariages dans un monde où vous avez conservé des connaissances : La fille aînée de M. Pietri, l'ancien préfet de police impérial, doit épouser prochainement M. E. Thomas, négociant du Midi.

Le mariage religieux du capitaine Niel, fils du défunt maréchal de France, appartenant au 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, avec Mlle Clary, fille du comte Clary, a été célébré hier à l'église de la Trinité. Mme la maréchale de MacMahon, le maréchal Canrobert, les généraux Vinoy, Borel, ministre de la guerre, de Chabaud-la-Tour, assistaient à la cérémonie.

Le fameux ballon dont je vous ai envoyé les dimensions et les principales dispositions, a fait ses deux ascensions d'essai. Aujourd'hui même le public commencera les séances. On s'inscrit d'avance et l'on retient ses places avec un entrain des plus vifs.

Votre commissaire, M. G. Drolet, figure déjà sur la liste. Il vous rendra compte prochainement de ses impressions de voyage.

En fait d'ascension aérostatique, en voici une qui se prépare et dont le projet a certainement été inspiré par les chaleurs de l'heure présente.

Cette idée, qu'avaient eue déjà MM. Sivel et Crocé-Spinelli, les infortunés qui ont péri dans la nacelle du *Zenith*, le 15 avril 1875, vient d'être reprise et discutée par la société française de navigation aérienne.

Il s'agit simplement d'aller explorer en ballon le pôle Nord.

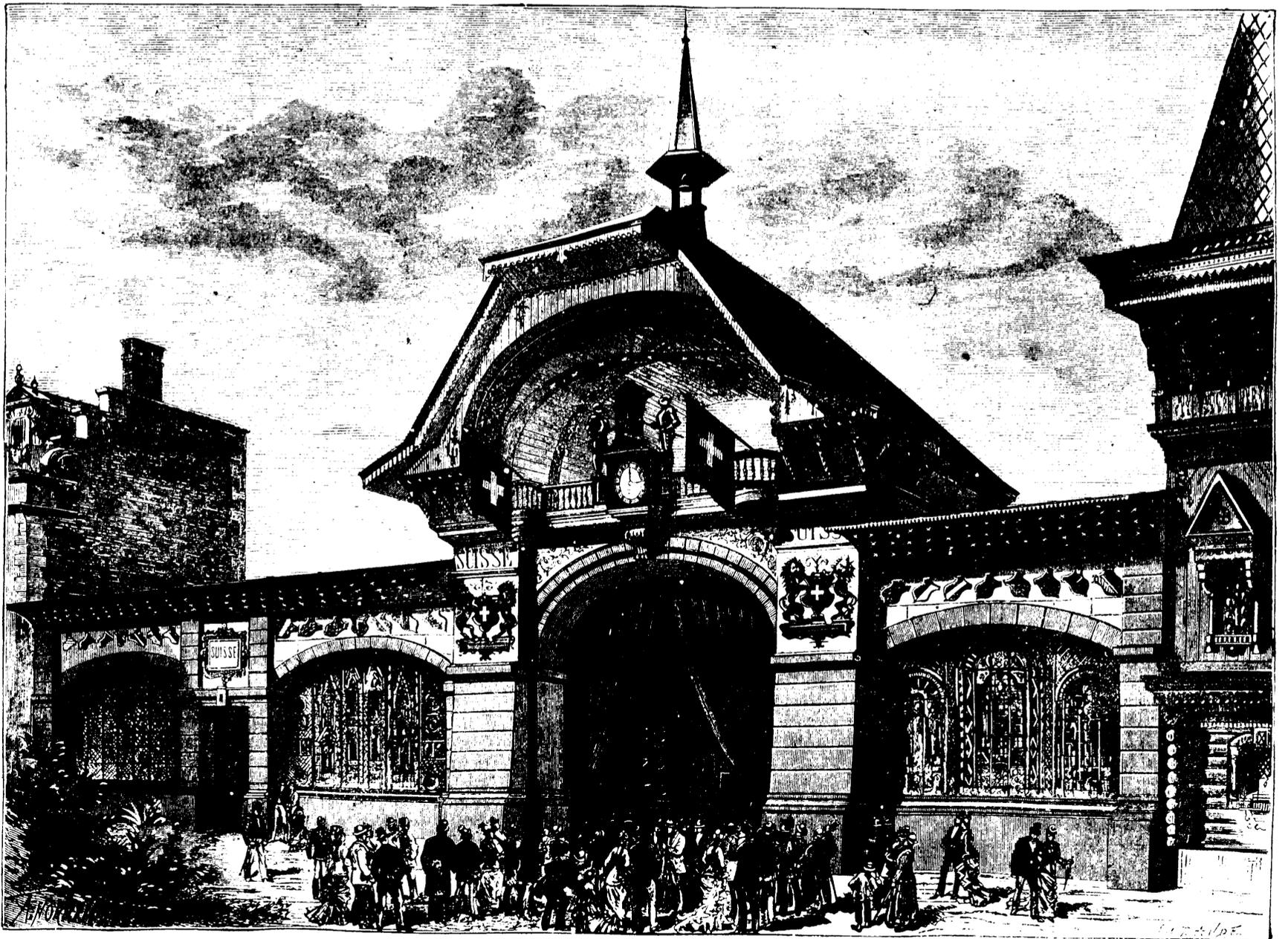
Nous empruntons à un confrère la description de l'aérostat :

L'appareil d'ascension que l'on va construire sera une montgolfière aménagée dans des dispositions particulières. Le ballon sera formé de trois enveloppes de taffetas superposées et recouvertes d'un vernis blanc, pour soustraire l'aérostat à l'action des rayons solaires. Au-dessus du filet est tendue une quatrième enveloppe de soie, également vernie, qui laisse régner autour de l'aérostat une faible couche d'air propre à maintenir la température du ballon à un degré égal.

La nacelle sera capitonnée intérieurement, imperméable, pontée, et reposera sur deux quilles pouvant servir de patins. On pourra ainsi le transformer à volonté en chaloupe ou en traîneau, et s'en servir avec une égale facilité pour voyager soit dans l'air, soit sur mer, soit sur terre. Elle sera aménagée de façon à contenir aisément huit voyageurs, des instruments, du lest, des armes, et les vivres nécessaires pour la durée de l'exploration.



Exposition : Avenue des machines agricoles.



LA FAÇADE DE LA SECTION SUISSE DANS LA RUE DES NATIONS. — D'après les photographies de M. Klerjot.

Pour aller au pôle Nord, l'expédition atteindra, en navire, une terre du cercle boréal, Islande, Groënland, Norvège, étudiera pendant plusieurs semaines le régime général des vents régnants, puis, s'élevant en montgolrière, se dirigera vers la zone polaire en profitant d'un courant favorable.

Pour une idée originale, avouez que cette exploration hyperboréenne ne le cède à aucune autre.

Attendons le résultat de cette expédition, et formons des vœux pour que ce ballon du pôle ne soit pas seulement un ballon d'essai.

A. ACHINTRE.

## COLONISATION

Une pétition doit être présentée au Conseil-de-ville de Montréal, cette semaine, pour l'engager à donner sa part, le tiers, dans le montant nécessaire pour établir 500 familles dans la vallée de l'Ottawa.

Quelques conseillers anglais se proposent de s'opposer à cet octroi, mais nous croyons qu'il y aura une majorité dans le Conseil en faveur d'un projet aussi patriotique.

Il est bien connu que, généralement, les Anglais voient d'un œil peu favorable ce qui est fait par ou pour les Canadiens-français; mais comme il s'agit, cette fois, d'un cas d'urgence et de nécessité absolue, nous espérons que la réflexion et la discussion les ramèneront à de meilleurs sentiments.

On demande à la Corporation \$20,000 payables par versements dans un an pour faire travailler et vivre sur des terres des hommes que la ville de Montréal sera obligée de nourrir pour les empêcher de mourir de faim. En supposant que la Corporation soit obligée de donner la moitié de cette somme, savoir \$10,000, l'automne prochain, ne croit-on pas qu'il lui en coûtera autant pour les faire vivre à rien faire ou pour les employer à des travaux peu nécessaires? Et lors même que l'on dépenserait deux et trois fois plus, ne compte-t-on pour rien le progrès de la colonisation dans ce pays et l'importance d'enlever de la ville deux à trois mille bouches inutiles?

On dit que les ouvriers des villes feront de mauvais colons. On oublie que la plupart viennent de la campagne et que, s'établissant par colonies, ils s'aideront mutuellement et apprendront promptement ce qu'ils auront besoin de savoir.

Maintenant, admettons qu'un certain nombre ne réussiront pas, se décourageront et retourneront dans les villes, le colon ne devant toucher de l'argent qu'au fur et à mesure qu'il défrichera, \$15, par exemple, par acre défriché, ce qu'il laissera d'ouvrage fait vaudra presque ce qu'il aura reçu. Qu'on ne place jamais plus mal l'argent du public et nous serons le peuple le plus heureux de la terre.

Il n'y a pas d'objection qui tienne devant un examen calme de la question.

Sans doute, l'exécution du projet présente des difficultés: le triage des colons, la distribution des fonds, le transport des provisions demandent une organisation considérable, et, malheureusement, les hommes qui ont assez de temps et de zèle pour prendre part à un pareil travail sont rares; mais quelle est l'entreprise qui n'a pas ses inconvénients et ses obstacles?

Il y a un bien immense à faire, il est impossible qu'on ne trouve pas assez de dévouement dans le pays pour le faire.

Les demandes affluent de tous côtés; il n'y a qu'un danger, c'est qu'on ne puisse toutes les satisfaire.

L.-O. DAVID.

Une grande convention siège à New-York pour rechercher les causes de la crise industrielle et commerciale qui sévit aux Etats-Unis, et indiquer les remèdes nécessaires; mais les journaux américains disent qu'il n'en est rien sorti de pratique. Beaucoup de phrases, peu d'idées nouvelles, originales. L'idée qui a paru recevoir le meilleur accueil a été de faire d'immenses sacrifices pour placer sur les terres publiques les milliers d'ouvriers qui encombrant les grandes villes.

## MGR CONROY

La mort vient de frapper encore un de ces coups terribles qui déconcertent les esprits et émeuvent profondément les âmes. Ce digne représentant du vicar de Jésus-Christ, dont le passage au Canada a laissé des traces si profondes, cet homme distingué chez qui la vie semblait si vigoureuse, ce grand évêque... n'est plus.

Il est mort dans toute la maturité de l'âge, dans la pleine moisson de ses vertus et de ses talents. Il est mort avant d'avoir fini l'œuvre sublime de paix et de conciliation que Rome l'avait envoyé accomplir au milieu de nous. Mais ses enseignements et ses instructions, ses paroles de sagesse et de concorde qui ont réveillé la foi et l'espérance dans tant d'âmes, nous restent, et jamais on ne les oubliera.

Sa mort prématurée est un deuil pour l'Amérique du Nord qu'il a édifiée, pour l'Irlande qui le considérait comme l'un de ses plus illustres fils, et pour l'Eglise dont il était l'une des gloires et des lumières.

Les principaux journaux catholiques de l'Europe et de l'Amérique font l'éloge du défunt, rendent hommage à son caractère élevé, à son esprit si ferme et si délicat à la fois, à son éloquence persuasive, à ses remarquables qualités d'évêque et d'homme d'Etat.

La *Catholic Review* rappelle les espérances que ses succès de collège et de séminaire firent naître en Irlande et en particulier dans le cœur du cardinal Cullen, qui le prit sous sa protection et en fit plus tard son secrétaire, son ami. Elle parle de ses succès comme professeur, écrivain et théologien; elle dit qu'au séminaire des missions de Dublin comme à celui de Clonliffe, son enseignement a laissé des souvenirs et des fruits qui ne mourront pas.

C'est à Saint-Jean, île de Terre-Neuve, que Mgr Conroy est mort, chez son illustre compatriote et ancien confrère de séminaire, Mgr Power.

Atteint de pneumonie, il y a environ trois semaines, il prit du mieux et on le crut sauvé; mais la joie que causa cette heureuse nouvelle ne fut pas longue; quelques jours après, le 5 août dernier, la maladie faisait de rapides progrès, et il expirait.

Mgr Conroy était à la veille de revenir au milieu de nous pour mettre la dernière main à une œuvre qu'il avait à cœur, l'établissement d'une université à Montréal.

Après quelques années passées en Amérique, il serait retourné à Rome où le chapeau de cardinal l'attendait. L.-O. D.

## A LA VEILLÉE

"Emparons-nous du sol."

"Colonisons nos terres incultes."

"Notre avenir dépend de la colonisation."

Quel est l'écrivain ou l'orateur canadien qui n'a pas exprimé au moins mille fois l'an, depuis cinquante ans, cette belle et patriotique idée de la colonisation? On en a parlé dans la presse—au sein de l'Assemblée législative—dans la chaire paroissiale, partout; et, malgré cela, le pays est encore couvert d'immenses forêts sauvages, et les enfants du sol peuplent la terre étrangère.

Pourquoi cela? C'est que les belles paroles et les idées généreuses ne suffisent pas toujours sans une action énergique et constante.

Aujourd'hui, la question de la colonisation semble prendre plus de consistance que par le passé. Il y a une certaine activité inaccoutumée autour de cette belle et patriotique pensée. Déjà, tout un plan d'opération a été soumis à l'étude, on espère de bons résultats. Bénies soient ces chères espérances, et puissent-elles se réaliser au gré des promoteurs de ce mouvement national!

La base du nouveau projet de colonisation semble être l'octroi gratuit de terres aux colons par le gouvernement.

Malgré toute l'admiration sincère que méritent ceux qui dirigent ce nouveau mouvement avec tant d'énergie et de patriotisme, nous ne croyons pas à l'efficacité

des moyens qu'ils adoptent pour le mener au but.

Le gouvernement n'a que le revenu des terres de la couronne pour rencontrer toutes les dépenses de l'administration et les besoins des améliorations publiques. Et, si on lui enlève cette source de revenus, nous serons bien obligés d'endurer toutes les horreurs de la taxe directe pour subvenir aux besoins de la province. Il n'y a pas de milieu possible. Le devoir du gouvernement est de veiller à la bonne administration de la fortune nationale, et d'encourager par sa législation tout ce qui tend à promouvoir la prospérité et le bonheur dans le pays.

Puisque la colonisation est un besoin national, elle doit être aussi une œuvre nationale laissée directement à la nation. Le mouvement colonisateur, les moyens d'action, sa direction, doivent partir du peuple et recevoir toute la sollicitude et tous les bons soins d'un gouvernement sage et éclairé. Si nous permettons à un gouvernement de s'emparer de cette question nationale, nous aurons une *colonisation politique, rouge et bleue*, c'est-à-dire que nous n'en aurons pas du tout. Voilà encore une raison qui devrait tenir cette question en dehors de l'arène mouvante et périlleuse de la politique de parti qui divise notre province.

Il y a, au milieu de nous, un corps indépendant de toutes les influences pernicieuses de la politique, un corps savant et éclairé, et qui s'est toujours distingué par son dévouement et son patriotisme pour le pays. Nous nommons le clergé de notre province. A lui, selon nous, appartient de droit la direction du mouvement. C'est le corps le plus en état de s'occuper de la chose, et de la faire réussir. Le fait est que toute la colonisation qui s'est faite au pays depuis cinquante ans, s'est opérée sous les auspices et les soins du clergé canadien.

Sa conduite indépendante et patriotique dans toutes les difficultés que le pays a rencontrées, lui a valu la confiance publique, et aujourd'hui, il suffit que le clergé se mette à la tête d'un mouvement pour le faire réussir. Et, puisqu'il a bien réussi dans les jours agités de la colonie, pourquoi douterions-nous de ses succès dans nos jours comparativement calmes et tranquilles?

Nous sommes certain que le clergé accepterait encore avec bonheur la direction de cette belle œuvre nationale.

Voici notre projet. Nous le laissons à ceux qui s'occupent de la chose.

Le clergé a la direction de l'œuvre. Chaque diocèse de la province forme un "district de colonisation;" et l'on établit dans chaque paroisse l'*Œuvre du denier de la colonisation*. Notre gouvernement provincial retranche l'octroi en faveur de l'immigration pour le verser au fonds de colonisation, et chaque année il dépense cent mille piastres à faire ouvrir des chemins dans les forêts, afin d'établir des communications avec les grands centres.

Faisons un calcul. Il y a sept cent cinquante paroisses dans la province de Québec. Nous supposons que l'*Œuvre du denier de la colonisation* rapporte deux piastres par mois par paroisse.

Soit par an.....	\$ 18,000
Octroi de l'immigration.....	50,000
Pour chemins de colonisation...	100,000

Total..... \$168,000

Combien de paroisses on peut établir dans une année avec cent soixante-huit mille piastres, et des colons industriels et courageux comme les colons canadiens?

Ce système nous semble très-facile à faire fonctionner, offre toutes les garanties possibles, et possède surtout l'avantage d'associer tout le public à une œuvre nationale par excellence.

Efforçons-nous de nous emparer du sol et de le conserver. Il nous appartient; nos pères nous l'ont légué; le contrat est scellé de leur sang. Les étrangers peuvent bien venir y chercher la fortune et la tranquillité. Notre devoir est d'y vivre, d'y mourir, et de le léguer à nos enfants.

FABIEN VANASSE.

## POLÉMIQUE ET COMMÉRAGE

Un étranger qui lirait nos journaux politiques serait surpris du ton acrimonieux qui y règne. Il aurait de la difficulté à comprendre la persistance des bassesses et des injures qui déparent notre presse quotidienne. N'y aurait-il donc pas une fin à cela? Le vocabulaire des trivialités n'est-il pas encore épuisé? Les jours, les semaines, les mois, les années s'écoulent, et toujours des insultes, des insultes. En vérité, l'affront domine comme un dieu en Canada; sa durée sera donc éternelle!

Déjà plusieurs plaintes se sont fait entendre au sujet de notre presse. Les journaux avouent eux-mêmes leurs torts. Pour mieux dire, chacun d'eux se sermonne tour à tour; mais malheureusement, on est prêt à recommencer de plus bel dès le lendemain; et il n'y a jamais de trêve. Ce défaut est-il tellement inhérent à notre condition sociale qu'il soit complètement incorrigible? C'en a bien l'air.

Néanmoins, il ne faut pas qu'il en soit toujours ainsi. Je ne sache pas une presse au monde plus dégradée que la nôtre sous le rapport du point d'honneur. Shakespeare aurait pu y trouver une mine féconde pour la partie bouffonne de ses drames. On applique à certains personnages politiques les épithètes les plus malsonnantes: "vieux cynique, voleur, menteur, colonisateur, etc.;" on les fait rouler dans la fange en compagnie des pour-ceaux, ou bien, on les plonge dans un marais fétide, au milieu des reptiles immondes. L'imagination se tourmente pour inventer les caricatures les plus grotesques et les plus ridicules. Les représentants de l'autorité sont jetés à la voirie.

C'est vraiment une honte pour nous, Canadiens-français, de nous faire la risée des autres nationalités. C'est aussi un danger: ces diverses nationalités qui nous entourent, nous regardent d'un œil jaloux, malgré que la plus grande part des richesses et des bénéfices leur soit dévolue. Au lieu de nous culbuter les uns les autres pour donner chance à l'étranger de prendre en paix notre bien, nous devrions nous unir étroitement, nous soutenir ensemble, et offrir une ferme résistance.

Mais la médisance, cette tache noire sur notre caractère, donne toujours une entrée au diable pour nous nuire. Tout bon peuple que nous sommes, ce défaut nous est particulier. Du bas en haut de l'échelle sociale, il est universel. C'est par la médisance qu'on veut montrer son esprit: c'est par la médisance qu'on cherche à monter au pouvoir.

Assistez à une de nos assemblées politiques, et soyez témoin comment deux candidats opposés remportent les suffrages. Est-ce en convainquant, preuves en main, les électeurs que le parti que l'un ou l'autre représente est le meilleur? Non; mais en se disant le plus de bêtises possible. Tour à tour, on riposte; et celui-là vaincra probablement qui racontera les plus drôles histoires sur le compte de son homme. Vous vous écriez: Mais c'est de la bouffonnerie, du charlatanisme. D'où vient que le peuple ne les met pas tous les deux à la porte, pour se choisir des hommes d'honneur? Arrêtez: tout se répond ici; tout s'ensuit comme un corollaire. Les candidats s'en disent tant, parce qu'ils savent que cela intéresse le peuple. Le peuple le meilleur qu'il soit a toujours un faux côté par lequel il n'est pas fâché de voir maltraiter un peu ceux qui veulent le conduire. Deux camps se forment sans opinions bien arrêtées; on fait voler l'un vers l'autre une nuée d'invectives! C'est par là que s'affirme, se scelle la séparation du peuple en partis politiques.

D'une assemblée politique, passez à une réunion particulière. Parcourez la campagne; venez en ville: prenez part à une conversation, n'importe où, vous trouverez toujours des gens occupés à médire, et cela, avec un sans remord, un sans scrupule qui dénote une habitude invétérée, une chose à la mode. C'est la réputation de quelqu'un, de quelqu'une que l'on attache au pilori, et chacun fait le bel esprit en la disséquant.

Cet état est vraiment déplorable. Comment un jeune homme au cœur noble, aux sentiments élevés, se hasarderait-il dans pareille société? Brûlant de patriotisme, se mettra-t-il de l'avant pour rendre service à son pays? Mais la meute acharnée court après lui, le mord aux jambes et l'étourdit de ses aboiements. Alors il devient timide, il devient craintif. Ce n'est pas la mort qui l'effraie, c'est sa réputation ternie, c'est son honneur qu'on a déchiré à belles dents. Quoi qu'on en dise, un jeune homme a de l'honneur; il est sensible à l'injure. Le poids de l'affront pèse longtemps sur une noble poitrine, et rend la vie insupportable. On est continuellement dans le malaise. On fuit la société. L'imagination surexcitée respire dans une atmosphère de trahison, ne voit plus que gens qui saluent en avant et outragent en arrière.

On aimerait à combattre dans l'arène politique, à lutter vaillamment contre de forts adversaires, mais avec des armes bien blanches, et non de la boue. N'est-il pas beau pour des troupes guerrières de marcher au combat vêtues d'habits splendides, couvertes d'armes éclatantes? Remplies d'idées de gloire, elles brûlent de courage et d'ardeur.

Un général français faisait une charge de cavalerie contre un régiment d'infanterie. Les soldats fonçaient, la tête penchée, l'épée à la main: "Haut la tête! s'écrie Crambonne, la mitraille n'est pas de la m....." Eh bien! chez nous, va-t-on dire: Haut la tête! pour recevoir en pleine face, quoi? On court aux arsenaux de la polémique, et l'on en rapporte quoi? Et l'on se barbouille à qui mieux mieux, et l'on se salit, et la victoire est à celui qui a le plus sali. Comment vouloir un pareil état de choses? comment aimer à combattre avec pareilles armes? Au grand jamais! mieux vaut fuir.

On pourrait aisément s'imaginer que plusieurs doivent sortir du milieu de la fange et paraître soudain, l'épée à la main, pour revendiquer les droits de leur honneur. Non. Le duel n'est pas en vogue chez nous: nous n'avons pas cette manie de nos compatriotes d'outre-mer. Comme peuple essentiellement religieux, on craindrait de tomber avec un sentiment de vengeance dans l'âme entre les mains de Celui qui a commandé le pardon des injures.

Nos querelles ne vont donc pas jusqu'au sang. Toutes ces injustices, tous ces affronts ne sont en réalité qu'une comédie montée, une farce. Leur excès même prouve aux yeux de tous leur fausseté. Un homme en reçoit tant sur la tête, que le diable en deviendrait plus noir, si c'était possible. Or, on sait qu'il n'y a pas une pareille méchanceté chez les Canadiens-français. Par conséquent, on ne croit pas à tout cela. C'est un canard, dira-t-on.

Voilà pourquoi les plus rudes adversaires sont si souvent les premiers à rire de leurs mésaventures, et, dans leur rencontre, au lieu de croiser le fer, ils trinquent le petit verre à la prospérité nationale. Pour être bafoué dans les journaux et les conversations, un homme n'en retrouve pas moins la cordialité générale de ses connaissances et du peuple. Détracteurs et détractés n'ont aucune difficulté à se tendre la main, à se sourire, à se tirer réciproquement de gracieux coups de chapeaux.

On pourrait dire que toutes ces injures n'ont ordinairement pas plus de portée que les gros jurons et les blasphèmes des "voyageurs." Ces jurons et ces blasphèmes, produits de l'ignorance, fruits de lèvres grossières, n'ont aucunement leur racine dans l'âme. Ce qui le prouve, c'est que les travailleurs de chantier, "les voyageurs," ne passent pas devant une église sans ôter leur chapeau, n'y entrent pas sans prendre un air respectueux, s'agenouiller, et adorer profondément la Divinité présente.

Un Français, débarqué à Québec, s'étonnait des jurons des charretiers: "Chez nous, disait-il, on n'entend rien de semblable, pas même d'un incrédule, d'un athée." Sans doute, monsieur: quand vous attaquez la religion, vous êtes sérieux, vous autres. Ceux-là tempètent comme

des démons, mais sont bonnes gens au demeurant. Toutefois, c'est un mal. Oui, c'est un mal, et un très-grand mal. Le moindre souffle des vents inconscients dans les rameaux de l'arbre murmure un hymne d'adoration pour la Divinité; et l'homme, cet instrument mélodieux, créé pour louer Dieu avec connaissance de cause, laisserait sortir de sa bouche les cris blasphématoires de l'enfer! Oui, c'est un mal, mais sans doute pas si grand que si cela venait du sens intime.

De même les traits de notre médisance sont d'autant plus faciles qu'ils partent du bout des lèvres pour n'atteindre que les oreilles sans aller jusqu'au cœur. C'est un jargon qui nous est habituel. Gros mots, médisances, comme nous l'avons dit, tout cela n'est qu'une farce; on finit par s'y accoutumer, s'y apprivoiser; et l'on fait généralement son chemin.

Cependant, il y a des âmes sensibles qui n'y trouvent pas tout à fait leur compte, des gens dont l'honneur est si même chose avec le cœur que si on déchire leur réputation leur cœur est en pièces. Plusieurs donc, dégoûtés des infamies de notre commérage politique, se renferment dans leur occupation personnelle, et ne font pas valoir pour la patrie les dons qu'ils ont reçus de la nature. Des esprits délicats, nature d'élite, que les beaux-arts requièrent, ne rencontreront ici que la souffrance et les déboires. Essayent-ils leurs ailes, qu'une tempête de mépris les assaille et les précipite; font-ils briller la flamme du génie, qu'un éteignoir l'éteuffe. Les malheureux! s'ils veulent monter au ciel, ils courent risque de se briser la tête sur les arêtes d'une voûte surbaissée d'horreurs: partout le plat, le bouffon, le trivial, le niais, etc.; pour ornements, des figures grimaçantes; pour échos, de grotesques éclats de rire.

C'est un mal que cette manie de médire, moralement et physiquement parlant.

Comme nous l'avons dit: nous devenons un objet de risée pour l'étranger, qui met à profit le bien que nous nous arrachons les uns les autres.

Rappelons-nous cette parole de Jésus-Christ: "Celui qui appelle son frère fou est digne de la damnation éternelle."

Cependant, qu'on n'aille pas croire que l'enfer soit chez nous; il y a des hurlements, mais pas de feu: et le peuple canadien-français est si doux, si poli, si hospitalier, rempli de tant de bonnes qualités, que lorsqu'il médit, crie, gesticule, ment, il calomnie son propre caractère.

L. GOUGEON.

## NOS GRAVURES

### Saint Vincent de Paul

Saint Vincent de Paul est trop populaire pour que nous ayons besoin de lui consacrer une notice biographique. L'ange de la charité n'a, d'ailleurs, plus besoin de la plume; ses œuvres admirables lui survivent et proclament hautement sa gloire et ses vertus.

Saint Vincent de Paul! qui ne connaît ce nom, béni du pauvre! Mais tout parle de lui, dans l'univers. Dans les villes, dans les campagnes, à l'étranger, chez les sauvages, sur les champs de bataille, partout on vénère le nom de cet homme prodigieux. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, le pauvre apprend à connaître ses bienfaits.

N'est-ce pas à lui, en effet, que nous devons ces admirables Filles de la Charité qui renoncent au monde, aux plus brillants partis pour se dévouer aux pauvres de Jésus-Christ? Les prêtres de la mission, ou de Saint-Lazare, sont aussi les enfants de Vincent de Paul.

Il faudrait un volume pour raconter tous ses bienfaits. Epris de compassion pour toutes les misères humaines, il créa des hôpitaux dont nos modernes philanthropes voudraient en vain lui disputer la gloire. Mais le plus beau fleuron qui brille d'un éclat incomparable sur la couronne de notre saint, c'est son immense charité envers les enfants, pauvres et innocentes victimes de la misère et de la

barbarie qui seraient mortes de faim sur la voie où les avaient jetées des mains criminelles, si Vincent de Paul ne les eût recueillies et réchauffées sous son manteau. Ce furent ces trouvailles journalières qui donnèrent naissance à l'hospice des enfants trouvés.

### Comme grand'mère

Oui, charmante et douce, livrez-vous aux innocents plaisirs de votre âge. Tout ici-bas sourit à votre candeur. On admire votre grâce et votre bonté, et il n'est pas jusqu'à la pauvre grand'mère que vous songez à ravir qui ne vous proclame adorable... Mais les ans passent vite sur cette terre; plus vite encore s'en vont les charmes, et, en s'accumulant sur une tête, les ans amènent à leur suite un triste cortège d'infirmités... Vous sera-t-il donné de vivre assez pour connaître l'utilité de ce bâton qui, entre vos mains, devient un jouet si gracieux? C'est le secret de la Providence! Comme grand'mère!...

Pauvre enfant, grand'mère a été comme vous riieuse et blonde. Comme vous, elle aimait à courir et à jouer... Mais aussi elle avait un faible que vous n'avez pas, elle aimait l'étude. Elle ne jetait pas ses livres à l'aventure pour se précipiter sur la première distraction venue. Le devoir était tout pour elle! C'est en cela qu'il faut l'imiter.

Alors vous serez, comme grand'mère, une femme remplie de mérites et de vertus.

### Exposition.—Avenue des machines agricoles

En raison des services qu'elles sont appelées à rendre, les machines agricoles méritent d'être vues et étudiées avec une attention particulière. Elles représentent toutes les découvertes modernes appliquées au développement et au perfectionnement de l'une de nos plus grandes ressources, l'agriculture. Dieu veuille qu'à la vue de ces machines, les jeunes gens des campagnes qui visitent l'Exposition reprennent, de nouveau, goût à l'agriculture et se rendent compte de l'indépendance du laboureur! S'ils ont le bon esprit de ne plus abandonner les champs, les villes perdront peut-être des citoyens, mais il y aura compensation; car la terre y gagnera des bras, et la société n'aura pas lieu de s'en plaindre, au contraire.

## REVUE DE LA SEMAINE

### NOUVELLES D'EUROPE

Des négociations importantes ont lieu en ce moment entre Bismark et le Pape, au sujet de l'application des lois ecclésiastiques allemandes et de la situation religieuse en général en Allemagne. Des deux côtés on désire arriver à une entente.

Le nouveau secrétaire d'Etat est le cardinal Lorenzo Nina, qui a la manière de voir du cardinal Franchi, son prédécesseur, relativement aux relations de Rome avec les gouvernements.

Ce qui se passe à Rome est de nature à faire croire que le pape Léon XIII est disposé à manifester autant d'esprit de conciliation que possible, afin d'avoir plus de force quand l'heure de la résistance sera arrivée.

L'exécution du traité de Berlin rencontre des obstacles. Les Autrichiens sont obligés de se frayer un chemin à travers la Bosnie à coups de canon, et une grande agitation règne dans l'Asie Mineure.

Ces difficultés donnent une certaine force à la position prise par les libéraux en Angleterre contre le traité. Quoiqu'ils aient été battus par une grande majorité sur la motion du marquis de Hartington, ils se proposent de revenir à la charge.

Le mariage de l'Albani avec M. Gye, le fils du directeur du théâtre de Covent Garden, de Londres, a eu lieu la semaine dernière.

## NÉCROLOGIE

La mort, qui frappe de droite à gauche, n'épargne ni la jeunesse ni la vieillesse et se précipite avec une fureur aveugle sur ceux-là même qui, au début de la vie, semblent avoir devant eux le plus brillant avenir. Elle les emporte tantôt avec la rapidité de la foudre, tantôt elle se complait à les broyer par d'affreuses tortures. C'est ainsi qu'il en a été du jeune ami dont nous déplorons la perte en ce moment, dans la personne de feu Pierre-Louis-Ovide Fréchette, bachelier en médecine de l'Université Victoria de Montréal.

Pierre-Louis-Ovide naquit en 1854, et était fils de feu Antoine-Louis Fréchette, écrivain, en son vivant, marchand à Chambly, et décédé maire de la municipalité du village, et de feu dame Edwidge Garault.

Il fut élève du Collège de Montréal et termina son cours à Sainte-Thérèse de Blainville.

En 1854, il fut admis à l'étude de la médecine et fut remarqué par ses professeurs pour son intelligence, la vivacité de son esprit et surtout un jugement solide. Par son caractère agréable, il gagna l'estime de ses confrères.

En 1876, il fut fait bachelier. Malheureusement, une hémorragie dont il avait été atteint auparavant, l'obligea d'abandonner ses études, avec l'espoir de les reprendre bientôt. La Providence en avait décidé autrement, et malgré les soins empressés de son oncle, le lieutenant-col. E.-H. Fréchette, écrivain, la mort vint le frapper au moment même où la maladie semblait lui donner quelque répit. Ce n'est qu'après trente-six heures de cruelles souffrances qu'il rendit sa belle âme à Dieu, allant rendre témoignage à son père et à sa mère (dont il était privé depuis l'âge de 13 ans) de l'amour et des soins que lui avait portés son oncle bien-aimé.

Les funérailles de feu M. Fréchette ont eu lieu samedi, le 3 août, et les amis accourus de Montréal, Longueuil, Boucherville, Saint-Bruno, Saint-Basile, Saint-Hubert, Lacadie, Saint-Jean, Sainte-Marie de Monnoir, Richelieu et Saint-Mathias, suffirent pour prouver au vénérable vieillard qui vient d'être frappé si cruellement, ainsi que sa sœur, Mile Marie-Antoinette, en quelle estime était le défunt auprès de ses amis. J. O. D.

Chambly, 7 août 1878.

PAUVRES ORPHELINES.—A New-York, un gardien de Washington square a trouvé assise, sur un banc du parc, une jeune personne de 18 ans environ, qui manifestait tous les dehors d'une douleur réelle.

Le gardien questionna la jeune fille, qui lui raconta l'histoire suivante:

"Elle se nomme Lillie Aubry. Ses parents sont morts récemment dans le Colorado, et elle est restée orpheline avec sa sœur Minnie. Les deux jeunes filles ont rassemblé le peu d'argent revenant de leur héritage, et sont arrivées à New-York la semaine dernière, avec l'espoir de trouver une place dans la grande ville. Elles ont tabité quelques jours chez une Mme Higbie Church, et ont commencé leurs démarches, mais elles ont été rebutees de partout. Désespérées, ces orphelines, qui n'avaient plus ni argent ni leonmille, sont entrées dans le jardin pour se déposer, et Minnie, voulant tenter de nouvelles démarches, a prié sa sœur de l'attendre. Depuis lors, la jeune fille n'est pas reparue, et Lillie, sans asile et ayant perdu sa sœur, se lamentait lorsque l'attention du gardien a été attirée.

Lillie Aubry a été conduite à la Maison des Femmes, et les recherches ont commencé pour retrouver sa sœur.

Dialogue entendu l'autre soir entre un jeune homme et une jeune femme qui se promenaient dans les environs d'un parc:

—Que sont devenues tes promesses de mariage, mon cher Ernest?

Ernest fronça un peu le sourcil, et répondit d'un ton aussi grave que sentencieux:

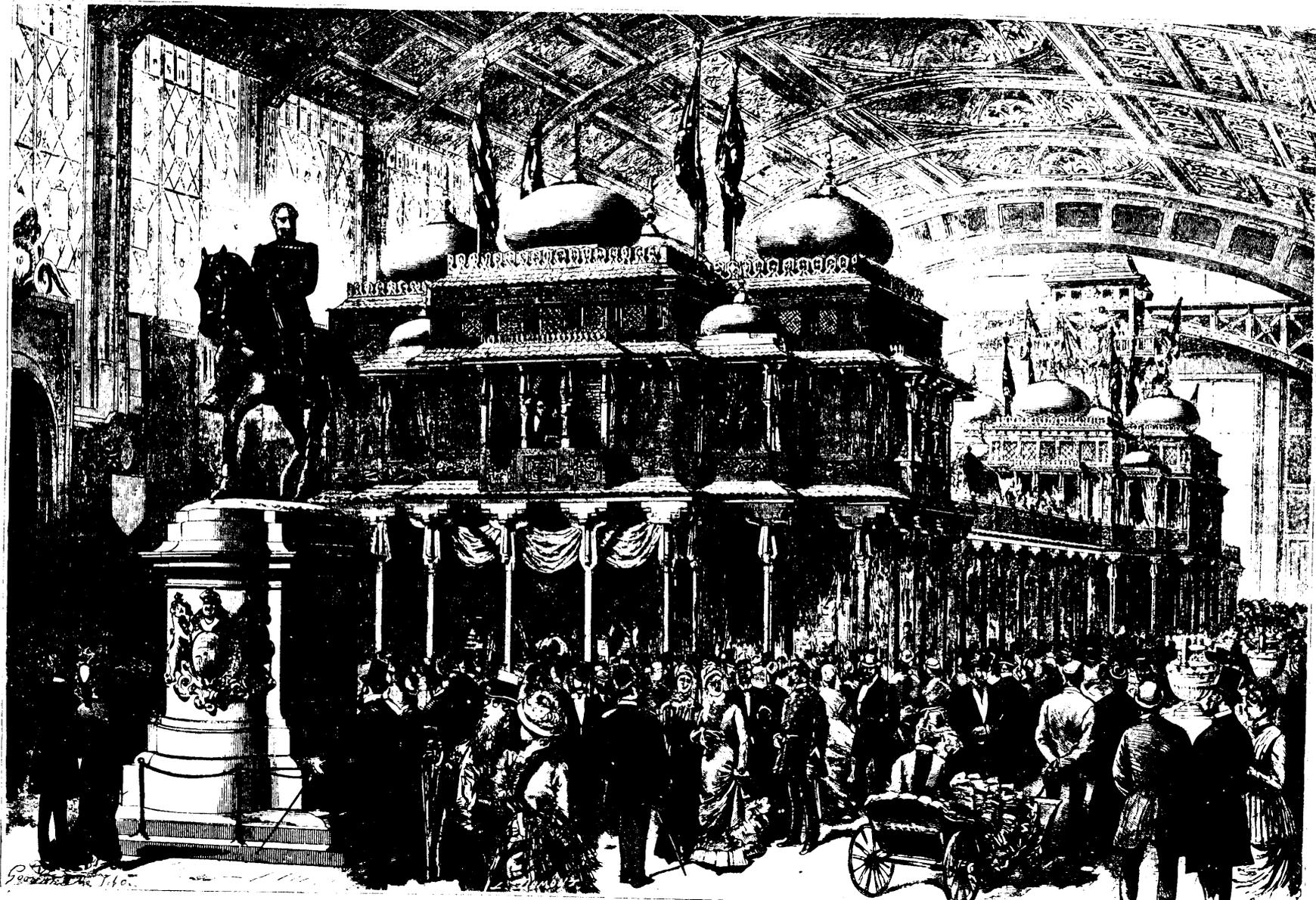
—Ma chère Flora, tu me reproches souvent un parti pris de sévérité envers toi. Cependant, j'ai appris, par exemple, que tu dansais des pas de caractères dans les bals du boulevard extérieur... Est-ce ainsi qu'on se prépare aux austères devoirs du ménage?

### AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier: 547, rue Craig.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE



LE PAVILLON INDIEN DU PRINCE DE GALLES DANS LE GRAND VESTIBULE DU CHAMP-DE-MARS. — D'après les photographies de M. Klerjot.



LES FAÇADES DE LA SECTION ANGLAISE DANS LA RUE DES NATIONS. — D'après les photographies de M. Klerjot.



Saint Vincent de Paul. — Dessin de M. YAN'DARGENT.

# LE CRIME DES FEMMES

XXI

EXPIATION

Le valet de chambre rentra annonçant que le prince viendrait dans la soirée. La soirée parut longue à Augustine; après le dîner, elle s'habilla. Sa toilette fut simple: elle se composait de dentelles de Cluny relevées sur une jupe mauve. La fièvre qui brillait dans les yeux d'Augustine ajoutait à l'animation de sa physionomie; véritablement, à cette heure, elle était merveilleusement belle.

Un coup de sonnette retentit; une palpitation mordit au cœur la jeune femme; comme mue par un ressort, elle se leva et s'appuya contre la cheminée.

Un homme s'avança lentement, aussi ému qu'elle-même... Augustine, les yeux baissés, balbutia...

"Serge, c'est vous..."

Mais soudain le poignet de madame Courcy fut saisi par une main de fer, et une voix tonnante s'écria:

"Misérable!"

Augustine tomba sur le parquet.

"Grâce! fit-elle, grâce! je ne suis pas coupable."

M. Courcy laissa sa femme à terre. Il la regardait, lui qui l'avait tant aimée, avec une colère dont rien ne saurait rendre l'expression et montée à un tel paroxysme que les mots ne la pouvaient plus traduire. Il marchait dans le salon, les poings crispés; il s'arrachait les cheveux de désespoir et de rage; puis des cris inarticulés se pressèrent sur ses lèvres, des mots sans suite s'échappèrent de sa bouche.

"Misérable femme!... elle n'a reculé devant rien... ni devant le vol ni devant l'infamie! Elle m'a déshonoré et brisé! Elle a foulé sous les pieds le plus saint amour dont jamais un homme ait eu l'âme remplie pour une femme!"

Puis, s'irritant du silence de la malheureuse femme courbée à ses pieds, M. Courcy la releva d'un geste.

"Répondez, lui dit-il, répondez! Que vous avais-je fait pour me trahir, m'humilier, me rendre la risée de tous et un objet de honte pour moi-même?"

Augustine joignit les mains.

"Je suis bien coupable, dit-elle, je l'avoue, bien coupable devant Dieu et devant moi-même. Cependant, que votre soupçon n'aille pas plus loin que les apparences; je suis indigne de votre tendresse, sans mériter encore votre mépris!"

"Et ce nom! ce nom que vous avez dit, que signifiait-il sur vos lèvres? quel est cet homme? vous l'attendiez? que vous est-il, sinon votre amant?"

"Je vous jure..." dit Augustine.

La femme de chambre ouvrit la porte et annonça:

"Le prince Serge Orlow!"

M. Courcy, menaçant, s'avança vers le prince; celui-ci regarda Augustine, la vit affolée de terreur et devina tout.

"Je suis à vos ordres, monsieur, dit-il au négociant.

"Ah! vous ne vous battez pas! s'écria Augustine, je ne le souffrirai jamais, je ne le veux pas!... Punissez-moi, monsieur, enfermez-moi dans un couvent, mais ne vous battez pas, au nom du ciel!"

Orlow échangea rapidement une carte avec M. Courcy et sortit.

"Demain je l'aurai tué! dit le négociant à sa femme.

"Qu'importe! dit Augustine, je ne l'aime pas... Je tremble pour vous... Après avoir tenté de consommer votre ruine, je ne veux pas vous faire assassiner... le prince vous tuera, Ben! et je ne veux pas que l'on vous tue..."

"Mais regardez-moi donc, madame, et dites s'il s'en faut de beaucoup que je ne sois déjà mort!"

En effet, M. Courcy était horriblement changé. Ses cheveux étaient tout blancs et sa taille se voûtait, il avait l'air d'un vieillard.

Augustine eut horreur d'elle-même. Elle essaya de calmer M. Courcy; elle pria, supplia, s'accusa de mille fautes, se défendant d'une seule. Son mari refusa de la croire. Il refusa aussi de la quitter. Seulement, sur la table du salon où tous deux demeurèrent enfermés, le négociant écrivit un certain nombre de lettres et un long testament. Puis ces divers papiers furent enfermés dans une enveloppe à l'adresse de Paul. Un domestique partit porter deux billets à des amis de M. Courcy, les priant d'aller s'entendre avec les témoins du prince pour le duel qui aurait lieu dans la matinée, s'il se pouvait. A huit heures, tous les arrangements étaient prêts pour la rencontre; à neuf heures, M. Courcy laissa sa femme dans un état de désespoir voisin de la folie.

La camériste alla chercher le médecin; une fièvre ardente se déclarait accompagnée de transport au cerveau...

On déshabilla madame Courcy, on la mit au lit; il fallut couvrir son front brûlant de glace sans cesse renouvelée.

Il était une heure quand M. Courcy rentra.

"Madame se meurt, lui dit la femme de chambre.

"L'autre est mort," murmura Benjamin Courcy.

Sa vengeance était accomplie; il craignait même alors de l'avoir exagérée. Atteint d'un coup d'épée en pleine poitrine, Serge s'était soulevé dans les bras de ses témoins, pour dire à son adversaire:

"Madame Courcy est innocente!"

Et le malheureux doutait de cette innocence, mais n'osait plus tout à fait refuser d'y croire...

Cependant, quand même Orlow aurait dit vrai, madame Courcy n'aurait-elle pas joué un jeu terrible de coquetterie où la femme arrive toujours à fleur de son honorabilité...? Quand bien même elle eût jusqu'à ce jour reculé une faute imminente, il ne fallait plus qu'un souffle pour la précipiter dans l'abîme. Elle l'avait abandonné sans merci, trahi par la pensée, dédaigné dans son cœur... Il ne devait, il ne pouvait pardonner... Quel châtement choisirait-il pour elle?

S'il la laissait seule, elle roulerait infailliblement de chute en chute. S'il l'emmenait? Il ne le pouvait plus, car elle ne se repentait pas et ne l'avait jamais aimé... L'envoyer dans un couvent? mais elle manquait de foi, la malheureuse!... Nul tribunal ne pouvait la condamner, et, d'ailleurs, la citer devant une barre, n'était-ce point publier sa honte?

"J'y songerai," dit-il.

Un soir, il s'écria:

"Enfin, j'ai trouvé le châtement!"

Il devait être bien terrible, car le front de M. Courcy était couvert d'une sueur froide et ses mains tremblaient. Augustine ne comprenait rien à ce qui se passait autour d'elle; la mort restait suspendue au-dessus de sa tête; et celui qui rêvait pour elle un supplice égal à ses erreurs, ne pouvait s'arracher de son lit de souffrance.

Il écrivait lettre sur lettre aux Haussois. Sa situation de manufacturier devenait plus difficile à mesure que les affaires politiques s'aggravaient. La guerre déclarée à la Prusse allait commencer terrible, exterminatrice, mortelle pour l'une des nations. Un souffle de haine courait dans toute la France, notre drapeau se déroulait, fier de ses anciennes victoires, les troupes se massaient en Lorraine et en Alsace. Les journaux racontaient la première invasion, les levées se faisaient en masse. La fabrique de M. Courcy allait sans nul doute souffrir des événements qui se préparaient. Benjamin envoya ses pleins pouvoirs à Paul Barthier, et le pria de faire pour le mieux, non dans son intérêt, mais dans l'intérêt des ouvriers. La maladie d'Augustine le retenait à Paris, il s'en remettait au dévouement et à l'intelligence de Paul.

Deux semaines se passèrent; les hostilités commencèrent, et avec elles les désastres. L'ennemi pénétra en France avec sa triple armée; il allait envahir les départements du Nord, et Courcy restait au chevet de sa femme. Celle-ci reprit enfin un peu possession d'elle-même, mais sans se rappeler d'une façon précise ce qui s'était passé... La vue de son mari lui produisit une impression douloureuse contre laquelle, vainement, elle essaya de lutter. La maladie l'avait brisée dans son corps et dans son âme; elle comprit que son mari ne l'avait point quittée; et peut-être qu'il l'aimait encore, mais elle ne se fit point illusion qu'il lui pardonnerait. Elle ne lui demanda aucun détail sur la rencontre de Serge et de M. Courcy; elle en devina le résultat et accepta d'avance le châtement que son mari lui infligerait. La première, elle alla au-devant d'une explication, et commença un entretien que n'osait aborder son mari.

"Monsieur, lui dit-elle, que comptez-vous faire de moi? Je suis en face de mon juge, et j'attends une punition proportionnée à mes faiblesses... Si elle les dépasse, je n'essayerai pas même une inutile protestation. Je me remets en vos mains, lasse de la lutte, dégoûtée de la vie... Ne croyant plus au pardon, je ne le mérite pas... à Dieu, je ne sais plus prier, au bonheur, j'ai détruit le mien... il me reste à expier votre générosité méconnue, votre tendresse repoussée, la mort de Serge Orlow tué par vous."

Benjamin Courcy se leva.

"Ce que j'avais cherché, rêvé, trouvé, le voici, dit-il. Vous ne vous trompez pas, il me faut une vengeance. Vous tuer, je ne le pourrais, ma main trahirait ma volonté... Vous reprendre, hélas! la première, peut-être, vous m'eussiez soumis à cette humiliation suprême de refuser... J'ai donc creusé ma douleur et retourné le poignard dans ma plaie, afin de trouver dans l'acuité de ma souffrance le moyen de vous torturer... Et savez-vous ce qu'enfant le délire de ma douleur? Ce fut de vous enfermer dans une maison de fous!"

"Non! non! vous n'avez pas voulu cela! s'écria Augustine.

"Et pourquoi non? Folle, ne l'êtes-vous pas? Qu'est-ce que la folie, sinon l'oblitération de la raison? Vous êtes folle, Augustine, car, ayant un mari qui vous aimait, vous avez joué avec cet amour comme une enfant, et vous l'avez brisé!... Vous êtes folle, car, trouvant la fortune, vous, fille d'un savant presque pauvre, vous avez puisé dans la caisse du manufacturier sans vous soucier de le conduire à la faillite! Vous êtes folle, car, foulant sous vos pieds la sainte confiance d'un homme loyal, vous l'avez indignement trahi..."

"Mon Dieu! mon Dieu! murmura Augustine.

"Eh bien, pour cette folie d'égoïsme, de luxe, de duplicité, le cabanon! Pour cette folie de ruine, de déshonneur et de fange, la camisole de force!"

Augustine plongea sa face livide dans ses mains.

Quand elle releva le front, M. Courcy n'était plus là.

Deux heures après, Julie lui remit une lettre;

en reconnaissant l'écriture de son mari, Augustine trembla dans la crainte d'un irréparable malheur. Le billet de M. Courcy contenait ces mots:

"Je vous ai dit quelle vengeance j'avais rêvée dans mes nuits de fièvre et d'angoisse... il me reste à vous apprendre que la force me manque pour l'accomplir. N'ayant plus le courage de vous châtier, je prie Dieu de m'appeler à lui, et je lui demande la première balle qui trouvera aux Haussois une poitrine française. Je vous ai trop aimée pour souhaiter qu'un remords éternel vous torture... et, comme je vous pardonnerais en face de la mort, je vous pardonne ici."

Augustine cacha la lettre dans sa poitrine et courut à la chambre de son mari; Benjamin était parti, laissant sur sa table un portefeuille contenant trente mille francs.

Augustine alla chez ses fournisseurs et régla leurs notes; elle manda un tapissier, termina sur-le-champ la vente de son mobilier; une brocanteuse acheta d'un bloc ses dentelles et ses tapageuses toilettes; une maison de deuil lui confectionna trois toilettes de laine noire d'une grande simplicité. Il ne fallut pas plus de deux semaines pour liquider ce passé onéreux. Quelques mots instruisirent Néra du départ de madame Courcy; Varvara et Douchinka étaient depuis six semaines dans le Tyrol, la maladie d'Augustine les avaient empêchées de lui faire ses adieux.

La jeune femme se rendit seule au chemin de fer, et, sans même emmener sa femme de chambre, elle partit pour les Haussois; mais, au lieu de descendre à la manufacture, elle gagna la ferme des Saulaies.

Lory s'y trouvait seule avec ses enfants.

En voyant son amie, la charmante femme ne crut pas que l'austérité de sa vertu lui fit un devoir de mal accueillir la pécheresse; au contraire, elle lui tendait les bras.

"Enfin, lui dit-elle, tu reviens..."

"Et pour toujours, cette fois. Mon mari? demanda vivement Augustine.

"Se montre admirable; mais quand il s'agit de devoir et de générosité, rien ne surprend de sa part... Il a réuni les ouvriers, et, après leur avoir parlé des malheurs de la France, il a terminé par ces mots: "Je vous arme tous pour la défense du sol et de la famille; vous garderez votre paye respective jusqu'à la fin de la guerre. Je ne suis plus manufacturier; je me mets à la tête d'une troupe de volontaires." Tous les ouvriers ont demandé des fusils. M. Courcy les a équipés à ses frais, a rallié autour de lui d'autres braves garçons, et la petite armée s'est portée à quelques lieues d'ici, prête à se replier si l'ennemi fondait sur les Haussois. Les vieux travailleurs sont restés à la fabrique, et, comme les jeunes gens, se tiennent prêts à faire le coup de feu... Paul, chargé de surveiller la fabrique, fait en même temps disposer les ateliers en ambulance. De mon côté, j'ai enrégimenté les femmes et les jeunes filles, et nous nous tenons prêtes à recevoir les blessés et les malades. Chacun aura son rôle dans cette guerre terrible, et celui des femmes, pour être plus obscur, n'en sera pas moins glorieux. Il y aura du danger pour elles, danger de mort souvent, danger plus épouvantable peut-être, car la contagion sevit, et nous risquons ce que l'on appelle notre beauté!"

"Ah! demanda Augustine, tu ne me trouveras pas digne de t'aider dans cette tâche.

"Demain, je te donnerai ta part. Aujourd'hui, tu te reposeras du voyage... La chambre d'amis est prête, viens embrasser madame Méline, et ne tremble pas, tu n'as ici qu'une mère et une sœur."

L'accueil de la vieille femme fut parfait de cordialité.

Augustine fut touchée jusqu'aux larmes de cette simplicité, de cette grâce, de cette vertu.

Elle dormit paisible pour la première fois depuis plusieurs années.

RAOUL DE NAVERY.

(La fin au prochain numéro.)

## UNE REINE A L'ÉCOLE

La *Revue britannique* publie un véritable petit bijou; c'est une série de lettres écrites par une compagne de pension de la pauvre reine Mercédès et publiées, il y a trois mois, par une revue américaine illustrée, le *Scribner's Illustrated Magazine*.

Les premières lettres sont datées du mois d'octobre 1873, de la rentrée sans doute. Le 12, la jeune étrangère annonce, pour la semaine suivante, l'arrivée à la pension d'une princesse d'Orléans, fille du duc de Montpensier et fiancée, dit-on, au prince des Asturies.

Quelques jours plus tard, la princesse entre en scène et nous laissons la parole à sa jeune compagne.

*Lundi 20 octobre.* Ce matin, pendant la récréation, je suis restée dedans pour aider un des "rubans" à arranger le pupitre de la petite princesse de Montpensier, qu'on attendait aujourd'hui. Il n'y avait pas grand choix à faire parmi les pupitres: ils sont tous également usés, tachés d'encre ou hachés à coups de canif. Nous avons choisi celui qui nous a paru le plus convenable, puis nous l'avons nettoyé, et nous avons préparé l'écrivoire. Les salles d'étude sont hautes et aérées,

avec de grandes fenêtres qui s'ouvrent jusqu'au sol, et donnent une jolie vue sur la pelouse et sur les allées. Elles sont garnies de plusieurs rangées de pupitres, devant lesquels chaque élève s'assoit sur un tabouret de bois. La seule différence qu'il doive y avoir entre la princesse et nous, est qu'elle aura une chaise au lieu d'un tabouret. Nous avons placé son pupitre au premier rang, et elle sera sous la charge spéciale d'Anne de G., l'un des "rubans," la première élève, quoique la plus jeune. C'est l'usage de confier chaque nouvelle venue à la protection d'une des élèves qui portent le ruban blanc avec la médaille, comme preuve de leur mérite.

*Mardi 21 octobre.* La princesse est en effet arrivée ce matin, et tout à fait installée à l'heure qu'il est. Le duc et la duchesse de Montpensier l'ont accompagnée pour parler à la supérieure et visiter le pensionnat. C'était juste pendant la récréation de midi. Nous étions toutes dans le parc, de sorte qu'ils se sont promenés au milieu des élèves, et ont voulu les voir jouer. On nous avait recommandé de nous ranger respectueusement sur leur passage et de faire la révérence; mais le duc et la duchesse ont insisté pour que le jeu de barres ne fût pas interrompu. Vous imaginez dès lors quel entrain nous avons mis à nous poursuivre.

Nous étions naturellement fort impatientes de voir notre nouvelle camarade. Elle a paru enfin, avec sa gouvernante, un peu après ses parents et la supérieure. Le premier coup d'œil nous a montré une jeune fille de treize ans environ, encore en robe courte; une jolie tête brune, à demi cachée par un chapeau de paille à larges bords. Elle portait un costume fort simple, fond blanc et des bottines sans talons. Bon Dieu! qu'a dû penser Alexandrine!

La duchesse nous a plu beaucoup. Elle est grande, distinguée, mise avec richesse, et possède toute l'animation d'une Espagnole. Tout ce qu'elle voyait a paru l'intéresser au dernier point.

La petite princesse ne nous a été formellement présentée qu'à l'étude, quand la supérieure est venue la conduire à sa place. Elle a ôté son chapeau, et nous a paru fort jolie au milieu de son embarras. La pauvre enfant était toute confuse de se trouver en présence de tant de jeunes filles, et répondait à voix basse lorsqu'on lui parlait; mais ses yeux brillaient d'une vive intelligence. Il y a en elle quelque chose de très-attractif; son air simple et sans prétention prévient tout à fait en sa faveur. J'ai pu l'examiner à mon aise, étant assise en face d'elle. La princesse est grande et bien formée pour son âge; elle se tient très-droite, bien que sa tête soit légèrement inclinée. Son teint clair et gracieusement nuancé de rose, indique une constitution saine; elle se distingue par l'agrément de ses traits et surtout de ses yeux, qui sont d'un gris noisette, avec de longs cils noirs. Rien n'égale la douceur de leur expression. Ses cheveux, d'un beau noir de jais, sont splendidement touffus et brillants. Elle les porte étroitement serrés autour de la tête et tressés en deux grosses nattes qui tombent sur ses épaules. La blancheur du cou et la forme délicate de l'oreille contribuent au charme de l'ensemble. Bref, elle promet de devenir une belle femme.

Les religieuses nous avaient prévenues que nous devions l'appeler "Madame." Il me paraît singulier, je l'avoue, de donner ce titre à une si jeune fille, surtout ici, où le nom de baptême est seul usité, quelle que soit la différence du rang et de l'âge; mais les religieuses pensent qu'une telle familiarité envers une future reine serait déplacée. Toutefois, j'ai remarqué que ces dames l'appellent par son nom de Mercédès.

A la récréation de trois heures, au lieu d'aller sur le terrain des jeux, nous avons eu la permission de nous promener dans les allées avec Madame, et de lui monter le parc, ce qui nous a charmées. Ces petites promenades nous plaisent beaucoup, parce que nous pouvons bavarder à cœur joie; après tant d'heures d'étude et de silence, la liberté que nous préférons

est celle de la langue. Toutefois, la princesse a paru un peu désappointée qu'il n'y eût pas de jeux, car elle brûle de les partager.

Madame est restée avec nous jusqu'à six heures. En somme l'impression qu'elle a produite est excellente. Elle semble fort désireuse de se plier à notre existence, et ne cherche aucune distinction; elle est même contrariée d'avoir une chaise au lieu d'un tabouret.

Mercrèdi 22 octobre. Je crains que notre princesse ne fasse pas encore sa partie de barres aujourd'hui. C'est jour de parloir, et à midi sonnant, nous montons toutes dans les dortoirs pour nous attifer, afin d'être prêtes, si l'on nous demande.

Pendant cette opération, Madame, qui n'avait pas à la subir, devait étudier sa leçon d'anglais. Il fut décidé que je resterais avec elle pour l'y aider. Je ne lui avais pas encore adressé la parole; je crois que nous étions, l'une et l'autre, fort intimidées, car nous nous assimes, chacune à une extrémité de la chambre, sans nous rien dire, mais nous regardant à la dérobée. Au bout d'un moment, je me hasardai à lui offrir mes services. Elle me remercia, sans les accepter, et nous nous remîmes à feuilleter en silence nos livres respectifs. Bientôt cependant elle lève la tête et me demande si j'aime la maîtresse d'anglais, sœur Marie de l'Incarnation. Je lui réponds que oui, et voilà la glace rompue, grâce à cette commune sympathie. L'aimable religieuse, qui est adorée des élèves, va partir en mission, pour les pays lointains. C'est ainsi qu'en déplorant son départ, la princesse et moi nous sommes devenues bonnes amies. Elle est un peu timide; mais aussitôt qu'elle se sent à son aise elle s'anime, et je la crois pour le moins aussi gaie qu'une autre.

Nous avons donc organisé, tant bien que mal, une partie de barres. Quelques-unes ont voulu enseigner le jeu à la princesse; mais elle a bientôt fait voir qu'elle en savait autant que nous. Elle court très-vite, et je crois que ce sera un bon atout dans le jeu de ses partners. Il y avait aussi des élèves qui n'osaient pas la poursuivre vigoureusement. Quand elle a vu cela, elle s'est fait prendre exprès, ce qui les a tout de suite mises à leur aise.

C'est plaisir de l'entendre raconter sa vie de famille. Rien de plus régulier et de plus touchant à la fois. Les enfants du duc et de la duchesse se lèvent à six heures et se couchent à huit. Ils ont le plus grand respect, en même temps que la plus vive affection pour leurs parents, et ne se couchent jamais sans recevoir la bénédiction de leur père. Quelquefois, lorsque le prince est allé à la chasse, il lui arrive de ne rentrer qu'à minuit; alors les enfants, au lieu de se déshabiller, s'endorment sur des chaises jusqu'à son retour. On ne leur permet jamais de se coucher sur des sofas, en présence de personnes plus âgées; mais Mercédès assure qu'ils dorment à merveille sur une chaise. Quand le père arrive, ils se réveillent pour l'embrasser, et vont vite se mettre au lit.

Le 6 novembre.—Hier, c'était la Sainte-Catherine, dit l'auteur des lettres que nous citons. Or, il paraît qu'on avait bruyamment fêté sainte Catherine à l'Institution. La fête avait même commencé la veille au dortoir, et une grande fille, nommée Alice de L..., la principale instigatrice du tumulte, dangereuse récidiviste (songez donc! elle n'avait pas été sage la semaine précédente!) avait été punie et séquestrée dans la lingerie. Or, le soir, on devait jouer la scène du fantôme d'*Hamlet*, et Alice était la meilleure actrice. Il allait falloir faire relâche. On résolut de demander la grâce d'Alice. Après le dîner, qui fut splendide et bruyant, une députation se forma pour aller demander sa délivrance à la supérieure générale.

Mais ce ne fut pas tout; quelqu'un proposait de mettre à la tête de la députation la princesse de Montpensier. L'idée fit fortune, et les élèves choisies par leurs compagnes se rendirent dans la salle où la princesse dînait avec les rubans. La pauvre petite madame se trouva dans une cruelle perplexité. A la proposition qui lui fut faite, elle demeura d'abord muette et interdite. Les jeunes filles la pressèrent, lui peignant sous les couleurs les plus sombres les désastres qui résulteraient de l'absence

d'Alice, ajoutant que c'était la première occasion qui s'offrirait à elle de faire quelque chose pour ses compagnes.

Mercédès hésita longtemps, partagée entre sa répugnance à solliciter un pardon qu'elle ne croyait pas mérité, et le désir qu'elle avait de se rendre agréable à ses nouvelles amies. Elle rougit, et les larmes lui vinrent aux yeux. Finalement, elle resta ferme, persuadée, comme elle le dit à Anne de G..., que les religieuses savaient mieux que personne ce qui convenait à Alice, et ne voulait pas les mettre dans la pénible obligation de refuser. Quelques élèves, furieuses, l'arrangèrent fort mal et murmurèrent: "Petite sottise! elle a peur;" mais elle fut approuvée par le plus grand nombre des rubans. Malgré cet échec, la députation se mit en marche. La supérieure la reçut aussi bien que possible. Elle ne demandait pas mieux que de délivrer Alice; mais elle exigeait que la coupable témoignât quelque repentir. Une démarche fut donc faite dans ce sens auprès d'Alice, qui refusa formellement de demander pardon. L'obstinée jeune fille espérait sans doute que la scène ne pourrait se jouer sans elle, et qu'on viendrait la chercher sans condition au dernier moment.

15 décembre.—La troisième division d'histoire, classe du moyen âge, professée par la sœur Marguerite, fut hier très-agitée. C'est une classe fort nombreuse, composée en grande partie de moyennes, qui poussent la dissipation au dernier degré. La sœur Marguerite a eu beaucoup de peine, pendant tout l'hiver, à maintenir la classe en bon ordre; mais hier soir, les élèves se sont montrées plus rebelles que d'habitude. Les mauvaises notes, si efficaces pour l'ordinaire, n'ont eu cette fois aucune action. La pauvre sœur éprouvait une indicible angoisse en présence de tant de folie; lorsqu'elle vit la douce et tranquille Madame, gagnée par la contagion, faire sa partie dans cette abominable concert, elle comprit qu'il fallait recourir à quelque moyen désespéré. Elle frappa sur sa chaire un violent coup de règle qui fit tressaillir tout le monde, et cria: "Mercédès!" La princesse devint pourpre et se dressa sur ses pieds, tandis que les élèves, subitement calmées, attendaient en silence le résultat de cette démonstration. La sœur Marguerite poursuivit d'un ton sévère:

"Mercédès, je regrette de vous voir encourager l'indiscipline de vos camarades. Allez à la porte, et restez-y jusqu'à ce que la classe soit devenue tranquille."

Tout rentra dans l'ordre comme par enchantement; les plus turbulentes semblaient honteuses d'avoir attiré sur la princesse une punition, qui est considérée comme la plus humiliante de toutes, et dont nos maîtresses n'usent guère qu'envers les petites. La porte de la classe est vitrée; elle donne sur une grande salle des pas perdus où il passe beaucoup de monde, de sorte que l'élève mise ainsi en faction est exposée à la vue des allants et des venants.

Les jeunes filles regardent alternativement la maîtresse et Mercédès, inquiètes de ce que va faire celle-ci. La princesse hésite un moment, puis se dirige en baissant la tête vers la porte, qu'elle ouvre, et se tient en dehors, les mains croisées, dans l'attitude de la confusion. Cette mesure avait déjà produit son effet, car il n'y avait pas une élève qui ne sentit qu'elle méritait la punition beaucoup plus que Madame. Toutefois la sœur Marguerite la laissa quelques minutes au poste qu'elle lui avait assigné. Au moment où elle allait la rappeler, survint la bonne supérieure, qui a dans son cœur un coin de miséricorde pour les petites pécheresses, et qui, non sans rire de l'air déconfit de la princesse, la reconduisit à sa place après l'avoir embrassée, en demandant à la sœur Marguerite si la punition n'avait pas duré assez longtemps. A partir de ce moment jusqu'à la fin de la classe, les jeunes filles furent de petits modèles.

Le soir, après le départ de Madame, les religieuses nous ont dit qu'elle était allée trouver la sœur Marguerite, et l'avait remerciée de l'avoir punie. "Je vous remer-

cie, a-t-elle ajouté, de m'avoir rappelé que, dans ma position, je dois donner le bon exemple."

Connaissez-vous rien de plus touchant? Si elle règne jamais, ce sera sûrement une bonne reine.

## GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DE LA CHARENTE-INFÉRIEURE : Une petite martyre.

La Cour d'assises de la Charente-Inférieure avait, à son rôle de la session de juin, un horrible procès: un cultivateur des environs de Saintes, nommé Lazare Tanchaud, comparait devant le jury sous accusation de meurtre d'une enfant de quatre ans, la propre fille de sa seconde femme.

On ne peut lire sans un serrement de cœur les odieux détails du crime:

Tanchaud avait contracté ce second mariage l'an dernier. Sa femme avait une fille naturelle, la petite Marguerite, qu'elle ne voulait pas abandonner.

L'arrivée de cette enfant dans son intérieur exaspéra profondément Tanchaud.

Toute gentille et douce que fût l'enfant, la vue de la petite Marguerite causait à cet homme une sensation de haine sauvage et, lorsqu'il était ivre, ce qui lui arrivait presque chaque jour, il la meurtrissait de coups. Un jour, le misérable poussa l'aberration jusqu'à faire boire à cette enfant de quatre ans une énorme quantité d'eau-de-vie; il espérait sans doute que la santé de sa petite fille, déjà bien compromise par les mauvais traitements de toute nature, ne résisterait pas à de tels agissements. Il se trompait: la petite Marguerite fut malade, elle resta pâle et souffreteuse, mais ne mourut pas.

Cette brute ne lui pardonna pas sa guérison. Au contraire, Tanchaud redoubla de violences, d'abominables traitements. Chaque matin, il forçait la petite fille à fournir à pied une longue route, et, empoignant sa mère de la prendre dans ses bras, il frappait à coups de bâton les pauvres petites jambes de l'enfant, pour la forcer d'avancer.

Cependant, la malheureuse Marguerite ne mourait pas. Aussi, au mois de mars dernier, Tanchaud résolut-il d'en finir.

Il prit prétexte d'une observation que lui fit sa femme sur sa paresse et sur ses habitudes d'ivrognerie, et, dans un accès de rage folle, il se précipita sur la petite fille, la meurtrit de coups de poing, de coups de pied, et s'acharna sur cette frêle créature, jusqu'à ce qu'il la vit étendue sanglante, sans mouvement.

La pauvre mère trouva ce pauvre petit corps inerte, ramassé sur lui-même, ruisselant de sang: les genoux étaient ramenés sur la poitrine; le front n'était plus qu'une plaie; les jambes, les bras, les poignets, le visage étaient marbrés de coups de souliers, où les marques de clous se détachaient en cercles bleuâtres.

Un médecin fut mandé à la hâte. Il jugea, au désordre de l'organisme, que la mort était imminente; quelques heures après, en effet, la pauvre enfant expira!

Il faut entendre la mère, désarmée, hélas! contre la fureur de l'assassin, raconter ces heures d'agonie:

Le médecin, a-t-elle dit, vit tout de suite que ma petite Marguerite était perdue. La pauvre enfant était tout en sang, son corps était comme piétiné; il n'y avait rien à faire!

Je voulais pourtant la sauver, moi! Je suppliai le docteur de faire quelque chose. Il se coula la tête!

Je transportai l'enfant le plus doucement possible chez mes parents. On la coucha, on fit tout ce qu'il était possible de faire pour la rappeler à la vie. Mais, toute la nuit, elle ne cessa de vomir et de se plaindre, en tordant ses bras amaigris. Le matin venu, elle m'appela faiblement; elle me demanda de l'embrasser, en ajoutant tout bas, d'un air effrayé: "Papa ne va pas venir? Il est si méchant!" Et puis, elle n'a plus rien dit, et, sur les dix heures, ses petites lèvres sont devenues noires. Elle a levé les yeux au ciel, et elle est morte!

Après le crime, Tanchaud alla boire dans une auberge voisine jusqu'à ce qu'il fût ivre. Puis il parcourut les rues du village en titubant, faisant mine de se frapper avec un tranchet, et exprimant le

regret cynique que "sa petite fille n'eût pas reçu plus de mille coups de pied dans le ventre!"

Le jury de Saintes a pourtant accordé des circonstances atténuantes à ce monstre; après une plaidoirie de Me Laverny, du barreau de cette ville, la Cour a condamné Tanchaud à quinze ans de travaux forcés.

**BONNE NOUVELLE.**—Il nous fait plaisir d'annoncer à nos lecteurs que la célèbre maison PILON a fait des réductions énormes sur toutes ses marchandises du printemps et d'été. La foule qui se rend tous les jours à cette grande vente est immense. Quoique l'argent soit rare et que le temps des achats soit passé, le magasin est toujours rempli d'acheteurs! C'est une preuve évidente que lorsque la maison PILON fait des réductions sur ses marchandises, elles sont réelles; car les gens ne vont aujourd'hui que là où c'est à meilleur marché qu'ailleurs.

Les principales marchandises ainsi réduites sont les Tweeds, les Tricotés, les Etoffes à robes, les Grenadines, les Soies, les Etoffes de deuil, les Tapis à Prélarts, les Chapeaux et Articles de modes, les Bas et les Gants, les Cotons et les Indiennes, etc., etc. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de ne pas laisser passer une aussi belle occasion d'acheter à bon marché.

### UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier: W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

**Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.**—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis un mois à peine, et des milliers d'acheteurs l'engorgent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces prônant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéniable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds gratis, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires; J. N. ARSENAULT, Gérant.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte-rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement: 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

### AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au RÈV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.



Comme grand'maman. — Tableau de CLESINGER, à l'Exposition universelle.

CHOSSES ET AUTRES

Les élections sont proches, la votation devant avoir lieu le 20 de septembre.

L'hon. M. Thibaudeau a fini par accepter définitivement la candidature pour le comté de Québec.

Les libéraux du Haut-Canada prétendent que Sir John sera battu à Kingston et l'hon. M. Gibbs à Ontario-Sud.

On croit que M. Taschereau ne se présentera pas à Montmagny, où le candidat libéral sera, dit-on, M. Charbonneau.

Nous publierons, relativement à la question de colonisation, tout ce qu'on nous adressera, lors même que les opinions exprimées ne seraient pas les nôtres.

Les libéraux disent qu'ils vont emporter presque tous les comtés dans le district de Québec, et les conservateurs en disent autant dans le district de Montréal.

Aux courses des Trois-Rivières, la foule a pu admirer un nouveau cheval trotteur qui est aveugle. Il trotte dans 2.28. C'est un magnifique cheval bai appelé City Boy.

On dit que le marquis de Lorne, le nouveau Gouverneur-Général du Canada, prendra sa résidence à la citadelle de Québec, où on fait exécuter des réparations considérables.

Le juge Coursol a donné sa démission de juge des Sessions, et se présente à Montréal-Est. Son adversaire n'est pas encore connu.

Dans Montréal-Ouest, le parti libéral n'a pas encore de candidat, ni dans Hochelaga, Laprairie, Terrebonne, Laval et Deux-Montagnes.

L'hon. M. McGreevy se présente dans la division ouest de Québec comme candidat indépendant; on croit qu'il soutiendra la politique générale du gouvernement.

Le corps de musique de la Cité est allé à Ottawa la semaine dernière, et s'est fait admirer. On a été jusqu'à dire qu'après tout, ce corps de musique est supérieur à celui des Gardes du Gouverneur-général.

Le grand agitateur Kearney emprunte souvent, paraît-il, aux principaux orateurs américains ses meilleures phrases, et, lorsqu'il n'emprunte pas, il tombe dans l'emphase et l'ampoulé.

La Minerve dit qu'il est rumeur que M. Gélinas, que nous pouvons encore considérer comme l'un des collaborateurs de L'Opinion Publique, quitte Manitoba et revient au Canada dans l'intention de se présenter aux prochaines élections fédérales dans le comté de Saint-Maurice.

L'église de la ville de Saint-Henri vient de recevoir en cadeau une fontaine baptismale qui est sans contredit la plus belle qui existe en Canada. Le plan général, le fini de l'exécution, la délicatesse du travail, les peintures, tout concourt pour en faire un objet d'art d'une grande valeur.

Une décision de mise en accusation pour "meurtre au premier degré" a été rendue par le jury d'enquête contre Costafolaz alias de Mirabel, accusé d'avoir donné la mort au nommé Mathieu Mathévon, à Rouse's Point. L'accusé subira son procès en octobre, aux assises de Saint-Jean.

Vanderbilt, le roi des chemins de fer, était à Montréal la semaine dernière. Il est venu dans son char privé, qu'il a laissé

au dépôt quelques jours pour aller faire une excursion dans les Mille-Iles. Beaucoup de personnes ont visité ce char, qui est remarquable sous le rapport du confort qu'il offre à ses hôtes.

Un vieil avare de Montréal a été amené, la semaine dernière, devant le Recorder. Sa maison était devenue une source de pestilence pour le voisinage. Quand on l'a arrêté, on l'a trouvé au milieu d'une grande quantité de carcasses de chevaux, poissons et autres viandes presque complètement pourries qui répandaient une puanteur affreuse, et dont il se nourrissait. On dit que cet individu a une ferme qui lui rapporte \$200 par année. Il fut condamné à \$20 d'amende ou 2 mois de prison, et il préféra la dernière alternative plutôt que de sortir son argent.

On parle aux Etats-Unis d'une immense grève qui embrasserait tous les états, comprendrait trois millions d'hommes, et s'attaquerait à la propriété publique et privée.

Cette grève commencerait par les chemins de fer et s'étendrait à toutes les branches de l'industrie. Si l'on en croit le journal qui fait cette révélation, le 15 août serait la date choisie pour cette révolution. On n'attache pas une grande importance généralement à ces rumeurs, mais on admet que, durant l'hiver, il pourrait y avoir des désordres dans les grandes villes des Etats-Unis.

Le Globe prétend que le gouvernement Mackenzie augmentera sa majorité dans Ontario et le Nouveau-Brunswick; que cinq des députés de l'île du Prince-Edouard seront libéraux; que ceux de la Colombie seront opposés au gouvernement; que Manitoba sera divisé, et qu'aucun changement n'aura lieu à la Nouvelle-Ecosse. Quant à Québec, le Globe dit que probablement le gouvernement y obtiendra quelques voix de plus. Les conservateurs se moquent de ces calculs. Il est probable que les deux partis seront plus ou moins déçus.

Le salaire de Sir Garnet Wolseley, comme gouverneur de l'île de Chypre, est de £5,000 par année. La garnison sera de 10,000 hommes, dont 7,000 habitants des Indes, ce qui coûtera, d'après le Spectator, £1,000,000 par année. Ceci avec les améliorations à faire, etc., dans l'opinion du même journal, portera à £2,000,000 par année, pendant 10 ans, le coût de l'île de Chypre pour l'Angleterre. Après cette période l'île pourra peut-être payer ses dépenses elle-même. C'est ce que dit un journal oppositioiniste de Londres.

C'est à Paris que le prince Arthur, d'Angleterre, a fait exécuter la plupart des cadeaux pour sa fiancée, la princesse de Prusse.

Il y a, entre autres choses, une lorgnette qui est un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Le chiffre couronné de la princesse s'y détache en diamants et en pierres précieuses, et toute la lorgnette est enrichie de pierres fines avec un faste qui n'en exclut pas le bon goût.

A noter aussi, une garniture d'ombrelle, or et turquoises, avec un manche orné des mêmes pierres, d'une grâce exquise, et une garniture d'en-tout-cas, lapis et argent bruni, qui est une véritable œuvre d'art.

Tous les jours, la misère qui règne à Montréal donne lieu aux scènes les plus tristes. Dans une pauvre maison de la rue Saint-Paul, on essayait dernièrement d'arracher à une pauvre femme le moulin àoudre au moyen duquel elle soutient sa famille depuis que son mari est sans ouvrage. La pauvre femme s'accrocha avec désespoir à l'objet précieux qu'on voulait lui ôter; dans la lutte qui s'ensuivit, elle tomba, et la machine àoudre tombant sur elle, lui fit des blessures graves. La pauvre femme est maintenant au lit. De pareils faits ne sont-ils pas de nature

à remuer les cœurs les moins sensibles et à engager tout le monde à favoriser le mouvement qui se fait en faveur de la colonisation?

Denis Kearney est en ce moment l'homme des ouvriers aux Etats-Unis. Il est de la Californie, où il a jeté les bases d'une vaste organisation d'ouvriers qu'il se propose d'étendre à toutes les parties des Etats-Unis. Il est en ce moment dans l'Etat de Massachusett travaillant à l'élection du trop fameux Butler comme gouverneur de l'Etat. Il faut avouer que le nouveau parti n'est pas heureux sur le choix de ses candidats, si l'on en juge par la candidature de Butler. Kearney donne pour raison de sa conduite que Butler adopte leur programme. Ce programme, qui comprend un grand nombre de réformes, peut se résumer dans les formules qui suivent: guerre au capital, abolition des contrats publics, destruction de tous les monopoles, etc.

L'enquête préliminaire sur la mise en accusation des chefs orangistes arrêtés le 12 juillet, se poursuit en ce moment à Montréal. Les avocats de Murphy, à la demande et sur les informations de qui l'arrestation a eu lieu, ont essayé de transporter la cause devant un tribunal civil afin d'avoir une décision plus sûre relativement à la question légale, mais les avocats des Orangistes s'y sont opposés. On prétend qu'ils croient avoir plus de chance d'échapper devant un jury; mais des deux côtés, dans cette affaire, il est difficile de se fier à ce qui se dit. La Cour est toujours remplie de gens qui suivent avec le plus grand intérêt les procédures de la cause. On s'applique à prouver que si les Orangistes étaient sortis, il y aurait eu des désordres; que ceux qui ont été arrêtés portaient les insignes de l'orangisme, et que les Orangistes forment une société secrète dont les membres se lient par serment. Murphy n'a pu faire la preuve du serment; il s'est borné à dire qu'il le savait par oui dire et par les journaux; mais ce doit être une preuve facile à faire.

Le R. P. Tailhan, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire en Canada, avait désiré être attaché au 7e bataillon des mobiles de la Seine en qualité d'aumônier. Il y fut bien accueilli par tous, officiers et soldats. Son esprit et son courage exercèrent une séduction irrésistible.

Au combat de Buzenval, le P. Tailhan ayant perdu son bataillon, se joignit aux mobiles de Seine-et-Marne, et courut au feu avec ce bataillon.

Le premier de tous, il fut atteint d'une balle qui lui fit une large blessure à la tête. Entouré par un grand nombre d'officiers et de soldats qui voulaient le faire conduire à l'ambulance, car le sang coulait à flots, le Jésuite répondit: "Ce n'est rien. Une blessure à la tête n'empêche pas de marcher. Je resterai ici tant qu'un soldat pourra avoir besoin de mon ministère."

La tête du prêtre fut entourée d'un mouchoir, bientôt rouge de sang, et on vit ce Jésuite demeurer sous le feu, allant aux blessés pour les secourir ou les bénir.

Ce dévouement faillit coûter la vie au P. Tailhan, car un érépèle se déclara quelques jours après, qui mit ses jours en péril. Le Père fut mis à l'ordre du jour de l'armée.

Si nous étions peintre, nous trouverions là le sujet d'un tableau que nous offririons aux PP. Jésuites de la part des soldats reconnaissants.

LES ECHECS

Adresser toutes les communications concernant ce département à M. O. TREMPEL, No. 638, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 125: MM. V. R. Gagnon et Z. Delaunais, Québec; L. O. P. Sherbrooke; S. Lafrenais, F. Lafleur, M. Toupin, J. Gauthier et T. Lafrenière, Montréal; A. C., Saint-Jean.

Z. DELAUNAIS, Québec.—Serez-vous assez bon de

préiser et de nous dire où vous avez déjà vu ce gentil problème?

M. J. GAUTHIER, Montréal.—Votre problème a une double solution commençant par F 2e R, et les Noirs répondent par C 4e D, etc. Veuillez, s'il vous plaît, nous le renvoyer après correction.

L.-O. P., Sherbrooke.—Une réponse précise serait difficile. L'accueil plus ou moins complet, plus ou moins prompt fait à un envoi, dépend avant tout du contenu de cet envoi, mais cet accueil est subordonné aussi à des circonstances diverses, telles que l'espace disponible, la nature des problèmes, etc., etc.

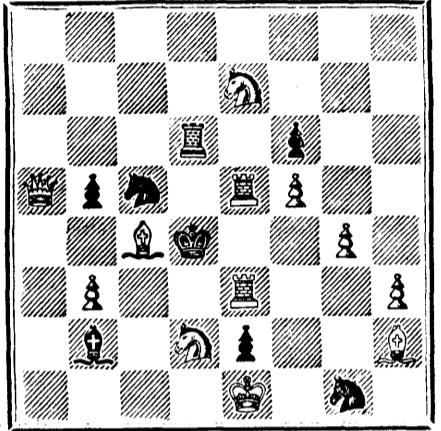
Premier prix dans le tournoi du "Lebanon Merald."

PROBLEME No. 126.

Composé par M. LEPHETTEL, Marseille, France.

Motto: "Honneur et Patrie."

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTION DU PROBLEME NO. 125.

Noirs.

- 1 T pr. P, échec
2 P 7e D
3 R pr. T
4 R 5e R ou
4 P 6e D, fait D

Blancs.

- 1 T pr. T
2 T 5e D
3 P 7e D
4 P 8e D, fait D et gagnent.

TOURNOI INTERNATIONAL D'ECHECS DE 1878.

36ÈME PARTIE.

Jouée à Paris au Palais de l'Industrie entre M. Zukertort, Anglais, et M. Englisch, Autrichien. Temps employé: 5 1/2 heures.

(Gambit Evans refusé.)

Blancs. M. ZUKERTORT. Noirs. M. ENGLISCH.

- 1 P 4e R
2 C 3e F R
3 F 4e F D
4 P 4e C D
5 P 4e T D
6 P 4e D (a)
7 C pr. F
8 Roquent
9 P 4e F R
10 F pr. F
11 P 5e F R
12 C 3e F D
13 F 3e R
14 D 3e D
15 P 5e T D
16 C 5e D
17 P pr. C
18 P 4e F D
19 P 4e T R
20 D 4e R
21 T D 1er D
22 P 5e F D
23 P pr. P D
24 F 5e F D
25 D 4e C R
26 T 3e D
27 T 3e C R
28 D 5e T R
29 F 3e R (d)
30 T 6e C R (e)
31 P pr. C
32 P 4e C R
33 F pr. P T
34 P 5e C R
35 P pr. P F
36 D pr. D
37 P 5e T R
38 T 4e F R
39 T 4e R (i)
40 T 6e R
41 P pr. T
42 R 2e T
43 T or. P (j)
44 P 7e C, échec
45 T 3e D
46 T pr. P
47 T 6e D, échec
48 T 7e D, échec
49 T pr. P

Partie nulle.

NOTES.

- (a) Innovation au sujet de laquelle nous faisons nos réserves; il ne nous semble pas que les Blancs obtiennent une attaque équivalente à la perte d'un P.
(b) S'ils avaient joué P 4e D, il est probable qu'ils auraient gagné.
(c) Ce coup cause aux Noirs de biens grands embarras; il fallait jouer: R 2e T.
(d) A partir de ce moment, la partie présente un grand intérêt; M. Zukertort joue pendant quelques coups d'une manière hors ligne.
(e) Les Pions Noirs sont tellement menaçants, que les Blancs n'ont plus d'espoir que dans cette attaque extrêmement ingénieuse.
(f) Nous ne savons si les Noirs ont eu conscience du danger qui les menaçait; peut-être T 3e D, rendant l'échange, était meilleur.
(g) M. Englisch a réfléchi 55 minutes sur ce coup, il est très-ingénieux, cependant, T 2e D l'aurait probablement fait gagner.
(h) Ceci ne nous semble pas fort.
(i) Bien joué.
(j) Les Blancs laissent échapper une partie qui leur appartenait, comme l'a démontré M. Mackenzie:
43 P 7e C, échec
44 P 7e F
45 P 8e F fait D
46 D 5e DF, échec
47 T 7e R, échec et mat le coup suivant.—Stratégie.

VARIÉTÉS

A la 7e chambre: —Accusé, vous êtes convaincu de crime d'es-

Ceci ne s'invente pas, à moins de posséder la folle imagination d'un rédacteur de faits-divers.

On lisait donc dernièrement dans un journal sérieux: "Un cadavre vient d'être retiré de la Seine

Un moyen bien simple et peu coûteux de se faire conduire au grand trot par un cocher de fiacre.

En montant dans le véhicule, vous dites négligemment à l'ami qui vous accompagne:

Ah! Dieu non, je ne suis pas pressé d'arriver, j'ai un rendez-vous avec ma belle-mère.

Le cocher, enchanté de pouvoir être désagréable à un bourgeois, vous mène comme le vent.

Insondable profondeur de la naïveté humaine!

Un tailleur en renom a fourni à un étranger, qui s'est présenté chez lui, un admirable uniforme d'officier hongrois tout brodé d'or...

Or, ce colonel n'était qu'un vulgaire filou... qui revendit au poids les galons d'or du superbe vêtement.

Appelé en témoignage, on interroge le tailleur.

—Qui a pu vous faire croire que c'était un colonel hongrois, dit le président?

—Mais, monsieur le président, répond le naïf négociant, je n'avais pas de doute à avoir... puisqu'il portait l'uniforme!

A la gare de l'Exposition, un étranger en costume de voyage prend un verre d'eau au buffet, et oublie de donner un pourboire au garçon;

—Si monsieur perdait son porte-monnaie en voyage, il voudrait bien se rappeler qu'il ne l'a pas tiré de sa poche ici!

Prix du Marché de Détail de Montréal

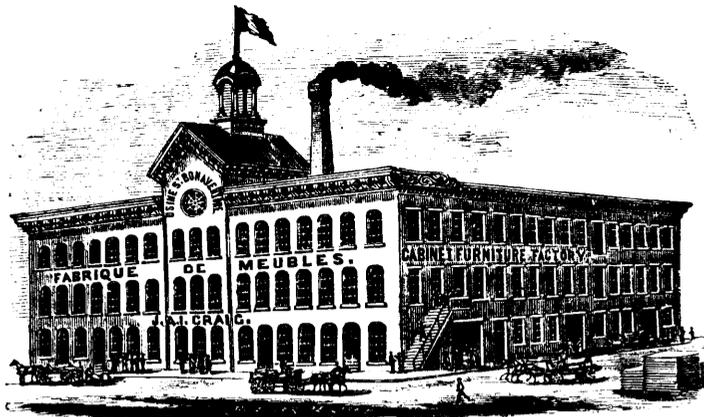
Montréal, 9 août 1878.

Table of market prices for various goods including flour, grains, butter, and meat.

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock such as beef, sheep, and pigs.

MANUFACTURE 473, RUE ST. BONAVENTURE.



463, RUE NOTRE-DAME. CWMASIN DE DETAIL

MANUFACTURE DE MEUBLES DE CRAIG & CIE.

L'un des meilleurs et des plus grands établissements Canadiens-français du pays.

AVIS

Nos abonnés qui ne conservent pas L'Opinion Publique pour la faire relier nous obligeraient beaucoup en nous renvoyant les Nos. 7 et 18 de cette année, que nous voulons bien payer.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE.

La Cie. Burland-Desbarats,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTRO-TYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

ESSAYEZ-LE!

LES PRIX SONT A LA PORTEE DE TOUS.

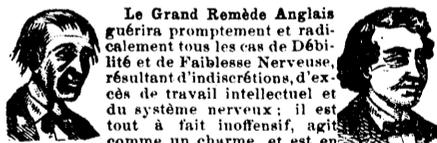
BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Remède Spécifique du Dr. Wm. GRAY



Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué.

WM. GRAY & CIE., WINDSOR, ONTARIO, CANADA.

Vendu à Montréal et en Canada par tous les Pharmaciens.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Beary, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St André-Avellin.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

AVIS!

Canadian Mechanics' Magazine

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

"Illustrated Family Friend,"

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AI GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,

Conjointement avec le Illustrated Family Friend

PATENT OFFICE RECORD

Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY, MONTRÉAL.

PORTRAITS

Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centimes.

Maison Lorge & Cie,

No. 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

Cet établissement est un des plus anciens, des plus connus et des plus achalandés de Montréal, et les Chapeaux sortant de la Maison LORGE & CIE sont de qualité supérieure. Aussi nous engageons fortement tous nos lecteurs à visiter cet établissement, et nous sommes convaincus qu'ils en reviendront pleinement satisfaits.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epicier respectables.

La Cie Américaine des Orgues de Smith, Boston, Mass.

Cette Compagnie, établie depuis plus de vingt-six ans, et qui a déjà fabriqué plus de QUATRE-VINGT MILLE INSTRUMENTS, attire l'attention du peuple des Provinces Britanniques sur ses

Styles nouveaux et élégants pour 1878.

Les Orgues de cette Compagnie se distinguent de tous les autres par leur ton pur, résonnant et qui imite la voix humaine. Leur excellence est le résultat d'expériences prolongées et soignées; le mécanisme est parfait et sans défaut: on n'y emploie que les meilleurs matériaux, et nul instrument n'est livré qu'après avoir été scrupuleusement essayé.

Cette excellence se fait remarquer

dans les Orgues du plus bas prix comme les plus coûteux. La Compagnie emploie un dessinateur architecte de talent et de mérite reconnu; les boîtes sont toutes des modèles de beauté et de symétrie, et conviennent pour servir dans les résidences privées aussi bien que dans les églises.

MM. LAURENT, LAFORCE & Cie.

Correspondance sollicitée. Des catalogues, etc., sont expédiés franco sur demande.

LA CIE. AMÉRICAINNE DES ORGUES DE SMITH, Fremont Street (vis-à-vis Waltham Street), Boston Mass., E.-U.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école se tient dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

L'école est ouverte tous les jours pendant l'année, excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée. Les samedis, elle se ferme à midi.

Le programme des études est comme suit:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite: la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude; par l'azimut; trouver le temps de la haute mer; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de vice-voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (méthodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, et les distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS

Partie théorique.

Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivis les cours de l'école, sera gratuite. Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,

F.-G. MARCHAND,

Secrétaire de la Province de Québec. 9-4-52-168

Jos. ROUSSEAU,

PEINTRE DE MAISONS ET D'ENSEIGNES,

No. 333, Rue Saint-Laurent,

3 m.

MONTRÉAL.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS